

**AVEC JANINE ALTOUNIAN AUTOUR DE SON LIVRE :
"L'INTRADUISIBLE"¹** Lyon, le 22 Septembre 2007

Argument de Jean Peuch-Lestrade

Toute l'année, dans le cadre de notre groupe de travail *Psychanalyse et Politique*, nous avons ensemble lu, commenté, critiqué le dernier livre de Janine Altounian, *L'intraduisible* qui témoigne de la manière dont l'écriture, dans une démarche de traduction et de conceptualisation, a rendu possible pour elle l'élaboration du génocide des Arméniens qui a touché ses aïeux.

Mais nous nous sommes aussi affrontés, dans des débats le plus souvent passionnés, sur les questions fondamentales que l'ouvrage ouvre pour les psychanalystes et la théorie de la psychanalyse quant à la manière dont peuvent être pris en compte des faits de société comme les grands traumatismes de l'Histoire contemporaine.

En quoi seraient-ils spécifiques par rapport aux traumatismes "ordinaires" de la vie des familles ?

Que faire quand le psychanalyste se trouve aux prises dans son écoute avec des phénomènes de résonance entre sa propre histoire, celle de son analysant et la grande Histoire ? Peut-on en témoigner et auprès de qui ? N'est-il pas préférable de le taire ?

Comment et pourquoi, autour de ce travail de mise en mots de l'indicible, la psychanalyse rencontre-t-elle le champ des institutions de la République, celui de la prise de parole publique que permet la démocratie ?

Ecrire, nous dit Janine Altounian, a été pour elle une issue possible ; "sa démarche créative", peut-elle être comparée à d'autres ? Nous avons pensé à une œuvre d'art, Guernica en particulier.

Enfin, cette clinique ne devrait-elle pas nous amener à repenser notre théorie de l'identification, qui privilégie un modèle familial et vertical, du côté d'une possible ou impossible identification en tant qu'humain ?

Toutes ces questions ont amené certains d'entre nous à écrire des textes qui ont été mis en débat avec Janine Altounian lors d'une après-midi de travail à Lyon le 22 septembre 2007. Les débats ont été fructueux y compris avec la salle.

Les textes ici présentés sont la reprise de ces interventions ainsi qu'une reprise de ses réponses par Janine Altounian.

¹ Dunod 2005

Table des matières

François ROYER : Destins d'un intraduisible	p.3
Eric JULLIAND : Fluctuat Nec Mergitur	p.7
Christophe MATHA : Le pari de la faille	p.10
Marie AGUERA : Passer des décombres à la pensée	p.13
Gilbert RÉMOND : L'écriture du décollement	p.16
Régine CHAREYRE : Désidentification humaine au XXIe siècle	p.23
Jean PEUCH-LESTRADE : L'intrahissable	p.30
Janine ALTOUNIAN : Reprise du dialogue avec les discutants	p.37

Présentation de l'ouvrage par Régine CHAREYRE

L'ouvrage de Janine Altounian *L'intraduisible Deuil, mémoire, transmission* est le dernier d'une trilogie commençant par *Ouvrez-moi les chemins d'Arménie*(1990) et se poursuivant par *La survivance*(2000). Il reprend et développe les essais écrits depuis *La survivance* et cherche à témoigner d'un travail analytique au long cours sous une forme particulière, c'est à dire selon "une méthode qui présente l'après-coup dans une position inaugurale".

La trame est faite de continuels allers-retours entre un texte primordial, "un manuscrit - relique de survivant", celui de son père : « tout ce que j'ai enduré des années 1915 à 1919 », et d'autres textes - témoignages d'expériences, la sienne, enfant de survivant du génocide arménien et analysante, et celles de survivants d'autres génocides, ou autres auteurs - textes accompagnés de ses propres réflexions.

Dans l'avant-propos nous sont donnés quelques éléments de présentation de l'objet de l'ouvrage :

« *Dans la relation transférentielle, la parole de l'analysant naît et atteint les couches enfouies en lui pour passer et repasser sur les vécus traumatiques de l'enfance jusqu'à en éliminer non la présence sous-jacente mais l'emprise. Ce que les déploiements théorico-cliniques proposent ici au lecteur, c'est leur présence souterraine, inscrite jadis dans un récit paternel brûlant, transmise à l'insu de son héritière et portée enfin au jour, lors d'un accompagnement analytique. Celui-ci lira donc, amortis déjà par le filtre d'une traduction, des messages d'affects, incarcérés dans la déréliction parentale, et progressivement libérés dans le champ transférentiel, pour voir ceux-ci accéder à une verbalisation, enfin capable de s'adresser à autrui.[...] La finalité intrinsèque à la démarche de l'ouvrage est de montrer comment [...] une inclusion traumatogène au départ de l'histoire du sujet, se transforme, au terme d'une exploration des profondeurs, en contenant fécond faisant éclore un discours d'échange avec le monde. »*

François ROYER : Destins d'un intraduisible

Dans *L'intraduisible*, Janine ALTOUNIAN pose le problème d'être l'héritière de survivants à un génocide. Elle raconte les effets traumatiques du génocide des Arméniens tels qu'elle les a vécu dans sa famille.

Reprenons brièvement les éléments de son histoire :

Les grands-parents de Janine Altounian ont été déportés au cours du génocide des Arméniens, en Turquie, au début du 20^{ème} siècle. Son grand-père est décédé pendant la déportation et, chose inhabituelle dans ce contexte, il a pu être enterré par sa famille. Plus tard, sa grand-mère a confié son fils (le père de l'auteur, donc) à "un tiers", un arabe en l'occurrence, pour lui éviter de mourir de faim. L'arabe a sauvé le père de Janine Altounian, qui a pu à son tour secourir sa propre mère. Le récit de ces événements a été consigné par le père dans un manuscrit qui a une place centrale dans *L'intraduisible*. Nous tenterons de comprendre en quoi ce manuscrit a quelque chose d' "intraduisible".

La famille rescapée s'est réfugiée en France. Janine Altounian y est née. Elle raconte l'ambiance mélancolique du foyer familiale. La confrontation traumatique à la mort avait écrasé toute possibilité de rêverie. La famille fonctionnait sur le mode de la survie. Le faire s'était substitué à l'être. L'auteur montre l'importance des gestes de ses parents qui restaient les seuls témoins d'un passé inabordable. Dans ces conditions, la rencontre avec des tiers était fondamentale. Janine Altounian explique combien l'Ecole de la République a joué un rôle important de "tiercéité étayante" pour elle. La littérature et les écrivains ont aussi ouvert une voie de liberté. Mais, par ailleurs, la France a maintenu très longtemps un déni politique concernant le génocide arménien. Dans ce contexte politique, comment intégrer le trauma génocidaire vécu dans la famille à l'ouverture démocratique d'un pays d'accueil qui occulte ce traumatisme ? Nous réfléchirons aux enjeux de cette question où s'articulent l'histoire personnelle de l'auteur et l'histoire politique des nations. Elle conduit notamment à s'interroger sur notre conception du deuil et de la psyché. Enfin, pour terminer, nous évoquerons les liens qui peuvent exister entre l'héritage génocidaire et d'autres situations de deuil traumatique.

1. Un manuscrit "intraduisible"

La découverte d'un manuscrit paternel relatant les événements vécus par la famille Altounian pendant le génocide arménien occupe une place centrale dans *L'intraduisible*. Ce qui est "intraduisible", c'est d'abord ce manuscrit. Le caractère "intraduisible" du manuscrit n'allait pourtant pas de soi. En effet, ce récit apportait enfin une trame à une histoire traumatique passée longtemps sous silence. On pouvait donc s'attendre à ce qu'il alimente le travail d'élaboration de l'auteur sur le trauma familial et qu'il ait ainsi un effet plutôt apaisant. D'autant que certains des événements relatés semblaient plutôt "positifs", si on peut employer ce terme. Je pense notamment à l'enterrement du grand-père : la possibilité d'accomplir ce rituel était relativement exceptionnelle en pleine déportation génocidaire. Cet enterrement a évité à la famille Altounian la déshumanisation liée à l'abandon des cadavres ou à leur traitement de masse.

C'est en ce sens qu'il peut apparaître comme "positif". Par ailleurs, le fait d'avoir été aidé par l'arabe qui a recueilli le père de Janine Altounian et l'a sauvé me semble aussi avoir été un point "positif". Non seulement il a contribué à sauver une partie de la famille mais en plus cet acte était le témoignage vivant d'une part d'humanité préservée.

Dans la mesure où il apporte une trame à l'histoire familiale et où il raconte comment la famille Altounian a pu finalement échapper au pire, on peut se demander en quoi le manuscrit paternel est "intraduisible".

Sans doute les événements qualifiés de « positifs » ne font-ils que souligner par contraste, en négatif, l'horreur dans laquelle l'ensemble du peuple arménien fut plongé. Si Janine Altounian parle d'un texte "déréalissant", c'est peut être parce qu'en expliquant comment sa famille a été préservée du pire, ce manuscrit montre justement ce que fût ce pire pour beaucoup des siens. On retrouve là quelque chose de cette étrange culpabilité d'avoir échappé à l'horreur, sentiment qui a été décrit notamment par les rescapés de l'holocauste.

De plus, il semble que les éléments de réalité apportés par le manuscrit aient été en eux-mêmes traumatiques. C'est comme si la traduction avait dégelé le trauma qui restait jusque-là encrypté dans le non-dit. La traduction est alors une forme de réalisation du trauma.

Etre l'héritière de survivants au génocide, c'est donc être confronté au noyau froid que le traumatisme a laissé dans la famille, nous dit Altounian. Que ce noyau se réchauffe à la faveur d'un document qui en éclaire la réalité traumatique, la douleur ne sera que plus présente. Alors, l'auteur s'est attelée à la tâche d'"inhumer" le manuscrit paternel. Pour cela, elle nous explique qu'elle a produit de nombreuses enveloppes par l'écriture. *L'intraduisible* est le sixième texte où le manuscrit est cité. Et encore ne l'est-il que par parties insérées à différents endroits dans le corps du texte. *L'intraduisible* est un travail d'écriture ayant permis d'inhumer les restes traumatiques du passé d'Altounian.

Malgré tout, il reste quelque chose d'"intraduisible" : la douleur vécue par les proches.

2. Enjeux du travail d'élaboration

Mais si être l'héritage traumatique est à la source d'un tel besoin d'élaboration (par l'analyse et par l'écriture), qu'en est-il pour ceux qui n'ont pas eu et n'auront pas le luxe de faire ce travail ?

Janine Altounian pose clairement le problème, soulignant que si « *l'inscription de ce qui fut effacé* », « *la métabolisation par l'écriture* » est « *au fondement même de notre civilisation* » (p. 65), seul un très petit nombre de « *ces Rwandais, Afghans, Bosniaques, Irakiens, Kurdes, Tchétchènes... ne pourront amener en analyse deux ou trois générations après* » (p. 66) ce qu'ils ont vécu.

Dans ces conditions, la revendication de la nécessité d'un travail psychique basé sur les perlaborations freudiennes a été pour moi une source de révolte à la première lecture de *L'intraduisible*. Faut-il vraiment que toutes les victimes des traumas planétaires (elles sont nombreuses) et leur descendance puissent accéder à un tel niveau d'élaboration psychanalytique et littéraire ?

Et comme ça n'est pas le cas (évidemment), comment considérer le plus grand nombre ? Tous ces survivants lambda seront-ils des amputés psychiques voués

au deuil impossible et porteurs de traumatismes encryptés qu'ils transmettront irrémédiablement à leurs enfants ?

N'y aurait-il pas une forme d'idéalisme psychanalytique dans cette façon de voir ?

Il me semble que Janine Altounian tient ce problème par les deux bouts : d'un côté elle participe activement à travers son œuvre à poursuivre la voie freudienne concernant une certaine qualité de vie psychique (aimer et travailler, comme elle le rappelle souvent) ; de l'autre, elle est parfaitement consciente de l'ampleur des situations traumatiques dans le monde et pose ce fait comme un risque d'anéantissement de la psyché humaine.

Pour ma part, il me semble que si les totalitarismes nous ont laissé un peu d'espoir, c'est justement parce que malgré leur souci de perfection, leur opiniâtreté et leur efficacité, ils ne sont pas parvenus à détruire totalement la pensée et la vie psychique, alors que c'était précisément leur but. Cela nous amène peut-être à une nouvelle conception de la psyché qui intègre les amputations traumatiques et leurs avatars transgénérationnels comme autant de composantes politiques incluses en son sein.

Le cri d'alarme lancé dans *L'intraduisible* est aussi à mettre en lien avec le déni politique du génocide arménien. En effet, la non reconnaissance du trauma au plan politique confine les survivants dans une zone de non existence. On constate ici que le travail psychique individuel, accompli dans le huis clos du divan, ne suffit pas au deuil. Une reconnaissance politique semble nécessaire pour que le vécu de la communauté persécutée acquière une place historique où le sujet puisse s'inscrire.

3. Une autre clinique : celle des deuils après suicide

Pour terminer, j'évoquerai brièvement une autre clinique : celle des deuils après suicide. La situation d'héritier de survivant m'a fait penser à d'autres deuils traumatiques, notamment aux familles de suicidés. En anglais, on parle justement de "survivors of suicide" : survivants eux aussi.

Les familles de suicidés sont confrontées à une mort violente dont il est difficile de faire le deuil. Dans ces situations, on observe souvent un deuil très long, marqué par la culpabilité, la colère, la dépression, l'envie de se suicider et le sentiment de ne pouvoir être compris par personne. L'histoire des suicidés ne croise généralement pas la grande Histoire. Le suicide a été dépenalisé et il y a peu de considérations politiques en la matière. Mais cependant, les familles décrivent un vécu d'isolement, comme si elles étaient victimes d'une forme de stigmatisation sociale. Un certain nombre d'études décrivent effectivement une sorte d'opprobre, une tendance à considérer que le suicide signe la pathologie mentale de toute la famille et un malaise vis-à-vis des proches de suicidés. Cette stigmatisation n'apparaît pas lorsqu'on étudie d'autres morts violentes comme les accidents par exemple.

Il me semble que ces particularités sont à mettre en rapport avec la dimension meurtrière du suicide et le retournement contre soi du meurtre, ces deux mouvements étant un désaveu profond de la vie. Je me suis demandé si l'on pouvait faire le parallèle avec le meurtre de masse qui vient globalement nier le droit à vivre d'une population entière. La sidération traumatique serait liée dans les deux cas à une forme de négation de la vie humaine en tant que telle. Cette



attaque ne vise pas les enjeux de pouvoir classiques. Elle vise la possibilité de se reconnaître comme des humains engagés dans un projet de vie collectif – ce que Jean Peuch-Lestrade développera comme "identification humaine".

Cette hypothèse me semble également rendre compte de ce à quoi nous confronte le livre de Janine Altounian : une souffrance particulière liée à l'attaque de l'humanité en tant que telle. C'est peut-être ça aussi "l'intraduisible".

Eric JULLIAND : Fluctuat Nec Mergitur
Lecture, attention et écriture flottantes

Ce texte n'est pas fidèle : Pour des raisons de confidentialité il ne reprend pas les éléments cliniques, et fait en revanche la part plus belle aux réflexions que le temps imparti ne l'avait permis.

Un jour à la radio, j'ai entendu un homme qui décrivait sa manière de lire. Il se disait incapable de se concentrer. Toujours son esprit s'échappait du texte, y revenait ensuite pour repartir à nouveau. Ces allers-retours incessants entre le texte et ses propres associations, il les relia lui-même à l'attention flottante du psychanalyste. Je me suis reconnu dans la manière de lire de Roland Barthes. Je dois confier que je suis même incapable de lire autrement, ce qui me pose d'ailleurs des problèmes avec certains auteurs. Impossible d'associer sur Lacan, par exemple. Ni sur Proust, ce qui est quand même grave, non ?

L'écriture tourbillonnante de J. Altounian aurait pu m'attirer dans son centre : Englouti perdu et stupéfait, je n'aurais rien pu en dire, ne rien traduire ce qui aurait accompli le titre de l'ouvrage. J'aurais été aussi embarrassé que le jour où j'entendais dans un colloque le récit du génocide rwandais et des modalités que les psychiatres avaient trouvées pour aider les enfants perdus. Les femmes, infirmières ou éducatrices ou même sans formation professionnelle approfondie prenaient les enfants dans leurs bras et chantaient : gestes et musique comptaient plus que les paroles pour les calmer.

Il semble que je me sois défendu contre l'engloutissement dans les douleurs du traumatisme collectif, de la perte et de l'exil, moi qui ne suis qu'un exilé oedipien. Quoique... La force centrifuge m'aura donc éloigné de l'œil du cyclone, à savoir la désolation d'un peuple ravagé par un génocide. Je vais imiter Pierre Bayard² qui nous explique avec humour comment parler d'un livre que l'on n'a pas lu : lecteur oublieux, partiel, partial, je vais ici tenter de traduire ma lecture intérieure, comme si je n'avais pas eu le projet de parler de ma lecture à des tiers.

Je lisais donc, par petites gorgées, avalant et refoulant, comme d'habitude quand survint un accident de parcours, lors d'une séance qui commença ainsi : « La semaine dernière, j'ai oublié la séance. Je vous ai oublié. » Pour des raisons de confidentialité, la rencontre imprévue entre le patient, son analyste et le livre de Janine Altounian, ne peut être exposée. Ne restent donc que les questions théoriques soulevées à l'occasion.

Le patient, fils de rescapés n'aurait pas été investi comme sujet, comme objet pour lui-même, mais comme un témoin, preuve de leur miraculeuse survie et passeur de témoin. L'effroi traumatique de l'un des parents n'aurait-il pas engendré une inhibition au contact, et l'empêchement d'un réel investissement de l'enfant qui se serait transmis ? Même le témoignage est entravé. L'intransmissible recelé a été mis au secret. Cet empêchement concerne les liens affectifs, mais se concrétise dans les biens matériels, sur plusieurs générations.

² P Bayard : *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus* Editions de minuit 2007

Derrière les faits dont le patient témoigne avec parcimonie, puisque l'essentiel est recelé, il y a ses affects. Il affecte celui qui l'écoute et, puisque nos situations ne sont pas comparables, il en appelle chez moi aux souvenirs d'une part, au sentiment d'appartenance à la communauté humaine, au risque de l'illusion océanique. Comme l'écrit G. Lévy³ se produit une association "d'affects compassionnels", même si l'on sait que les expériences de l'un et l'autre ne sont pas comparables. L'amalgame, jugé scandaleux par les historiens par exemple, est inévitable. La compassion n'est pas moins critiquée, par les psychanalystes cette fois. Le trauma collectif nous rappelle l'existence d'une souffrance irréprésentable au cœur de la subjectivité humaine. Que partagent alors l'analyste et l'analysant ? Et comment le partage se traduit-il ? Le contrat qui lie les Hommes entre eux est attaqué et presque anéanti par le trauma collectif que réalise un génocide. L'affect compassionnel serait un signe de la survivance de ce contrat.

Pour l'analyste alors affecté, la question sera le destin de ce mouvement contre-transférentiel. Sûrement pas en manifestant cet affect, par une réponse en miroir. La psychanalyse est affaire de mots, de paroles, pas d'effusions, d'embrassades ou de baisers. Mais Ferenczi n'a-t'il pas raison quand il dénonce l'hypocrisie professionnelle cachée par la neutralité qui se révèle alors ni bienveillante, ni malveillante, mais étrangère et assurément inadéquate ? Faute d'un geste de la part de l'analyste pour rétablir la confiance dans le genre humain, l'analysant pourrait penser qu'à l'analyste cette douleur est étrangère, réalisant une expérience d'étrangeté radicale. Si cette douleur n'y a pas droit de cité, comment pourrait-il donner forme à ce malaise éprouvé, forme en attente de représentation ? Une telle opération est rendue d'autant plus improbable que la douleur agit en creux, en sourdine, en silence, en empêchement. Autrement dit du côté des pulsions de mort. Soit l'analyste attend le bon moment pour l'interprétation, soit il se lance dans une construction à partir de traces mnésiques, et de liens entre son histoire personnelle et la grande histoire, l'Histoire avec une grande hache.

Sommé de partager de l'impensable, ou bien ne supportant sa parole qu'en témoignant en retour, un peu, j'ai un jour livré une bribe de mon histoire familiale : C'est là, dans cet écart par rapport à l'orthodoxie, que nous avons pu reprendre les affects compassionnels, en orientant la réflexion vers la communauté humaine, dans sa généralité.

Jean Peuch-Lestrade nous avait souvent invité à explorer psychanalytiquement les voies non freudiennes du processus identificatoire, en allant du côté de la communauté humaine, hors du cercle familial et de l'arbre généalogique. Mais quelque chose résiste à étendre la pertinence de la psychanalyse à la compréhension de tous les phénomènes humains, à la barbarie notamment. Vous avez pu entendre ma résistible résistance à sa proposition, qui n'a rien d'original quand on sait l'attachement des psychanalystes à une conception familiale des structures sociales. Je ne me tourne pas vers le concept d'Inconscient Collectif, créé par Jung, qui enracine l'Homme dans la Nature plutôt que de le référer à la Culture. Je reste fidèle à l'enracinement de la pensée freudienne dans sa référence à l'Inconscient conflictuel et sexuel, ni plus ni moins. Au-delà, je m'en suis remis jusqu'alors aux philosophes.

³ G Lévy : *Au-delà du malaise, psychanalyse et barbarie*, ERES, 2000



Bien sûr, il n'est pas possible de s'en tenir en psychanalyse à l'exploration de ce qui parle. Dès 1920, Freud s'est intéressé à ce qui ne parlait pas, aux formes et aux structures silencieuses. Mais toujours, il a organisé son discours en marquant des oppositions : le conflit, le combat, la dualité pulsionnelle, autant de termes qui incitent à une conception dynamique de la psyché, sans doute, mais au service d'antagonismes irréductibles. Pour Freud, héritier des Grecs, la différence ne produit pas d'indifférence ni de coexistence pacifique. Mais pas de chaos non plus, et l'idée que l'analyse viendra à bout des questions que se posent les Hommes, pourvu qu'ils s'en donnent les moyens. N'est-ce pas optimiste ? La recherche d'une cohérence est un progrès, mais en attendant... En passant, rappelons qu'Einstein a consacré la deuxième partie de sa vie à une telle recherche, parce qu'il ne pouvait se résoudre à la théorie des quantas, et qu'il a échoué à unifier les théories.

Je pense à la critique radicale de la psychanalyse par Deleuze⁴, qui développe une philosophie des petites différences, de l'infini, et refuse que l'homme se constitue par son rapport à sa famille. Enfin, pas seulement. Comme le dit Deleuze, pour Freud la phobie du petit Hans n'a rien à voir avec l'infini de la ville. Les loups sur l'arbre ne sont jamais par lui envisagés comme une meute... Et s'il n'y a pas de contradiction entre sa pensée et la psychanalyse, il n'y a pas de dialogue non plus ; seulement des discours qui se croisent, s'ignorent, ou se donnent un coup de chapeau, en passant. Ils se respectent et s'enrichissent à se fréquenter, mais s'entendent-ils vraiment, Einstein et Freud par exemple, à propos de la guerre ? Entre psychanalyse et politique, j'ai souvent eu l'impression d'une conversation, ou d'une altercation. L'art de la conversation mérite d'être cultivé et les apports étrangers peuvent trouver sens, y compris dans une séance de psychothérapie, sans qu'il soit besoin de les recycler au préalable par une théorie psychanalytique.

Un mot de conclusion pour Janine Altounian: La lecture de son ouvrage a relancé mon attention qui sombrait. Les séances se sont recentrées sur la famille, le conflit oedipien, le conflit identificatoire d'une part et les effets du traumatisme de la barbarie nazie. Leur articulation reste pour moi largement énigmatique, et il me semble que nous restons dans une démarche claudicante, qui ne choisit pas entre individuel et collectif, mais qui cherche à intégrer l'histoire des ascendants marquée par une catastrophe collective. Espérons que chacun reconnaîtra les siens, venus du passé, pour s'en séparer. Le patient sait aujourd'hui que ce ne sont pas des étrangers en lui, mais plutôt des revenants. Ouvrons-nous ces cryptes ? Faut-il prendre possession de tous les coffres ? N'est-ce pas déjà un gain appréciable de savoir leur existence tout en restant prudent quant à leur exploration et leur exploitation ?

⁴

Monique David-Ménard : *Deleuze et la psychanalyse : l'altercation*, PUF, 2005

Christophe MATHA : Le pari de la faille

Nous n'allons pas évoquer directement votre ouvrage mais un effet que sa lecture a provoqué dans le cadre du groupe de travail sur certains d'entre nous.

Nous avons tous été touchés par l'histoire relatée mais, chose surprenante, cette histoire est venue réactiver pour au moins trois d'entre nous, notre histoire familiale concernant un grand-père. De plus cette réactivation n'est pas advenue au moment de la lecture solitaire, mais au cours du débat, dans le cadre du groupe, ou juste après comme par un phénomène de cascade.

En ce qui me concerne tout est parti de ma surprise devant la charge affective associée à une remarque que je faisais à un moment du débat, mais aussi l'intensité avec laquelle je soutenais mon propos. En y repensant dans les jours qui ont suivi, un travail élaboratif de type auto-analytique s'est instauré qui m'a fait prendre conscience que ce qui s'était passé pendant le groupe de travail avait le statut de levée de refoulement. J'en ai restitué certains éléments lors de la séance suivante en faisant allusion à quelques points de mon histoire et de celle beaucoup plus ancienne d'un de mes grands-pères et en quoi ces histoires croisaient même de façon très distante celle de l'auteur.

L'évocation de ce fragment de mon histoire a déclenché chez un autre participant du groupe le souvenir d'un pan d'histoire familiale concernant là aussi un grand-père, ce qu'il rapporta lui aussi la séance d'après....

Au point où j'en suis plusieurs questions se posent.

- Pourquoi cet effet advient-il préférentiellement dans le cadre du groupe de travail ? (La séance du groupe ?)

Je serais tenté de penser que le contexte du groupe de travail entre sujets analysés qui prennent plaisir à travailler ensemble sur un thème où la psychanalyse est concernée, favorise "l'analytique personnelle". Cependant, et au travers de mon expérience, ces conditions ne sont pas suffisantes. Le texte de Janine Altounian parle d'une histoire mais aussi d'une analyse et c'est dans ce registre là que l'identification joue pleinement.

- Cet effet est-il la conséquence d'un hasard, à savoir le fait que nous soyons plusieurs dont l'histoire grand-paternelle présente des points d'analogie avec l'auteur, ou existe t'il quelque chose d'autre, de plus archaïque, que nous aurions tous en partage, qui aurait été spécifiquement excité par la lecture et qui aurait croisé nos histoires personnelles ?

Je souhaiterais développer ce dernier point.

Un élément commun entre les différentes histoires personnelles touche la question de l'humain dans le sens de la déshumanisation et des différentes formes qu'elle peut prendre, mais aussi de la mort. Ce qui semble ressortir en



filigrane c'est entre autre une question concernant certains signes, reliquats d'humanité, qui peuvent être signe de vie, maintenir en vie, soutenir l'espoir. Ces signes peuvent être des gestes et c'est à travers deux d'entre eux qui nous sont venus sur un mode associatif pendant le débat que nous allons tenter de vous les faire appréhender.

Le 9 novembre 1989, à Berlin, Mstislav Rostropovitch joue Bach devant un pan de la muraille en cours de destruction.

L'événement a commencé la veille au soir suite à l'appel téléphonique d'un ami lui conseillant d'allumer sa télévision.

Je me suis précipité. Visiblement, il se passait quelque chose de grave. J'ai compris tout à coup. Berlin. Le Mur. La fin. Et j'ai pleuré. Il fallait que j'y sois. C'était évident. Cela me concernait. C'était l'histoire de ma vie. J'ai appelé mon ami Riboud. « `Antoine, j'ai besoin d'un avion. Je dois être à Berlin demain ».

De quelle histoire s'agit-il ? Il en suggèrera quelques points au cours d'une interview en 1997 à la contemplation d'une photo de lui jouant devant le mur.

Un coup d'œil fulgurant sur le cliché et le violoncelliste s'enflamme. « Toute ma vie est là-dedans. Ma cohérence, mon unité. Mais qui pourrait comprendre ? C'est mon histoire à moi. Et ce que je célébrais, ce jour de novembre 1989, c'était la réunification des deux parties de ma vie dont le Mur odieux symbolisait la déchirure. D'un côté de la Muraille se trouvaient mon passé, mon pays, mes racines ; de l'autre côté mon exil, mon travail, mon avenir. Deux pans de vie cloisonnés, hermétiques, que j'avais cru ne jamais pouvoir réunir et qui me donnaient le sentiment d'être amputé, incomplet. Nous pensions tous que le communisme allait durer mille ans ! Et que jamais, jamais nous ne pourrions revenir au pays. L'exil est toujours une blessure. Mais celui d'URSS et des pays du bloc était le plus cruel et le plus désespéré : tout départ signifiait un adieu. »

Slava était double dans différents registres ; Russe et musicien mais aussi violoncelliste comme son père et pianiste comme sa mère. Il n'était pas un politique mais un privilégié du régime soviétique dont il avait comblé le peuple par sa musique et été honoré en retour par les plus prestigieuses récompenses. C'est son soutien humain à Soljenitsyne dont il admirait l'œuvre qui causa sa perte. Bien qu'averti des conséquences de son geste il persévéra cinq hivers successifs en l'accueillant chez lui. Les sanctions arrivèrent fin 1970 lorsqu'il écrivit un texte de révolte adressé aux quatre grands journaux soviétiques, texte boycotté mais qui fit la une de la presse internationale. Il y rapportait son écœurement devant le renforcement de l'acharnement du pouvoir sur Soljenitsyne depuis que ce dernier avait eu le prix Nobel de littérature.



Les sanctions advinrent en deux temps et touchèrent ses deux socles identitaires. Dès fin 1970 il fut exclu du Bolchoï, interdit de concert dans les salles de Moscou et de Leningrad, privé d'engagements à l'étranger, boycotté par la presse, mis en quarantaine par ses pairs. Bref, il fut destitué. En 4 ans son identité de musicien avait été laminée. Il pensait être retenu lorsqu'il demanda à quitter l'union soviétique, c'est hébété de tristesse qu'il quitta Moscou le 26 mai 1974. On le laissait partir afin de mieux l'exclure. L'annonce de sa déchéance de la citoyenneté soviétique lui parviendra 4 ans plus tard le 15 mars 1978, par la télévision ! Il n'était plus rien.

« Pendant le vol, je n'ai pas dit un mot. J'avais mon violoncelle, je voulais jouer Bach. Pour moi tout seul. Pour remercier Dieu. Antoine était discret. Ce n'est qu'en arrivant qu'il m'a demandé : ``On nous attend ici ? Non. Personne. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On prend un taxi, et on y va ! `` Au taxi j'ai crié : ``Au Mur ! Où vous voulez ! Je m'en fous ! `` Les paroles sont inadaptées pour exprimer certaines joies. Pauvres, les mots, insuffisants. Mais la musique est là. Bach bien sûr, toujours. Qui me remplit, qui m'inonde. »

Ce geste je l'associe à l'image de la fleur qui émerge de la fissure d'une dalle de béton, à la fois insignifiant et fragile, mais aussi annonciateur d'espoir et indicateur de devenir.

Marie AGUERA : Passer des décombres à la pensée

Je voudrais prendre la suite de Christophe en vous parlant d'un autre évènement historique qui a laissé une trace symbolique dans la mémoire collective : le bombardement de Guernica le 26 avril 1937. Trace qui prend la forme d'un tableau de Pablo Picasso aujourd'hui mondialement connu.

Mon propos est simplement de mettre l'accent sur l'acte de certains qui consiste lors d'un évènement traumatique collectif, non pas exclusivement d'inscrire scripturairement, mais d'en laisser une trace, sans doute ce que vous nommez "les restes", pour que cela échappe à l'oubli, pour que soit possible un autre acte en écho, celui du travail de mémoire et de pensée.

Un bref rappel historique : la 2ème république espagnole est proclamée en avril 1931. En février 1936 le front populaire gagne les élections. Les forces militaires antirépublicaines qui formaient une armée repliée en Afrique se soulèvent en juillet suivant et contre-attaquent à partir de l'Andalousie : une guerre civile sanglante éclate alors en Espagne.

Un lundi après-midi d'avril 1937, la ville basque de Gernika y Lumo est bombardée par quatre escadrilles de la légion Condor⁵, envoyées par Hitler au secours du général Franco et escortées par des avions de chasse de l'Italie mussolinienne. Il n'y a pas d'objectif stratégique⁶. Des bombes explosives sont lâchées sur la population civile en ce jour de marché, puis des tirs de mitrailleuses et enfin plusieurs dizaines de tonnes de bombes incendiaires.

Le massacre dure plus de trois heures.

Guernica, c'est le nom du tableau sans doute le plus célèbre de Pablo Picasso. Peint en quelques mois pour figurer dans le pavillon de la république espagnole à l'Exposition Universelle de Paris.

Une œuvre qui est un manifeste. Juste pour montrer, juste pour témoigner, juste peut-être aussi pour que les décombres fumants n'aient pas le dernier mot. J'en viens modestement à ce qui fait le point de départ de votre ouvrage : depuis "l'inscription des restes" jusqu'à la traduction qui à la fois éloigne et révèle, vous décrivez un cheminement qui va des décombres et de l'anéantissement vers une "psychisation" possible et pour cela vous témoignez du rôle de l'écriture. De l'écriture-témoignage de votre père jusqu'à l'école de la République qui offre à la fois un cadre étranger et les moyens de traverser, traduire, transmettre.

⁵ La **Légion Condor** était une force aérienne formée à partir d'effectifs de l'armée de l'air de l'Allemagne nazie : la Luftwaffe. Elle combattit en Espagne durant la guerre civile entre janvier 1937 et avril 1939. On y compte de nombreux officiers qui deviendront "célèbres" pendant la seconde guerre mondiale.

⁶ Le nom de code de l'opération était "Rügen" (réprimander, en allemand) ; on parlera également de nouvelles armes à tester. Le pays basque avait pourtant à la fois obtenu un statut d'autonomie suite à la victoire du front populaire et Gernika y Lumo en fait figure de capitale spirituelle (les rois espagnols venaient prêter serment et juraient de conserver et protéger les libertés basques ; les représentants des assemblées se réunissaient autour de l'arbre).



Quand Picasso peint son immense "Guernica" Il n'est pas tout jeune (56 ans environ), son art est éprouvé, et les représentations qui s'y trouvent avaient déjà fait l'objet d'esquisses et d'épreuves : (Je laisse chacun consulter une des multiples analyses du tableau). Picasso se sert de l'outil qui est le sien pour "dire", à l'instar de votre père, juste témoigner. Pour que la souffrance et la mort ne soient pas recouvertes par l'oubli, cette mort définitive. Pour "dire" ou pour "crier", mais d'un cri qui perdure : le tableau mesure plus de 7,50 mètres sur 3,50 mètres, il est en noir et blanc, et les figures qui s'y trouvent "parlent" directement au peuple espagnol : on y voit le cheval éventré, symbole du peuple, le taureau qui symbolise la brutalité, mais aussi dans ce pays à forte symbolique catholique, la mère pleurant son enfant mort, le défenseur à l'épée brisée, etc. ...

De ce fait il refuse toute sa vie d'en expliquer le symbolisme : le tableau porte son éloquence en lui-même.

Il se contentera d'en dire : « *la peinture n'est pas faite pour décorer les appartements, c'est un instrument de guerre offensif et défensif contre l'ennemi* » ou encore on raconte qu'à des officiers nazis qui lui demandaient : « c'est vous qui avez fait cela ? » il aurait répondu : « Non, c'est vous. »

Dans notre groupe, le travail a consisté d'emblée et de manière implicite à ce que notre réflexion s'appuie sur des faits réels sociétaux et historiques (Peut-être faut-il voir là quelque trace épistémologique que la lecture de Hannah Arendt et de quelques autres a laissée chez certains parmi nous) et cela pour en questionner les effets sur les histoires singulières telles que celles qui se déroulent sur nos divans. Votre ouvrage procède de cette même démarche, partant du journal de votre père et de votre histoire familiale pour cheminer vers ce qui remet en vie. La lecture groupale que nous en avons faite a fait revenir des traces intimes de nos histoires familiales immanquablement marquées peu ou prou par les grands traumatismes européens du 20ème siècle.

L'histoire collective et nos histoires familiales commencent par le témoignage, à l'instar du tableau de Picasso, de ceux qui protègent de l'oubli et du déni les événements pour permettre que l'on puisse un jour s'en saisir et en élaborer quelque chose.

Le tableau de Picasso est resté quelque temps dans l'ombre, le pavillon espagnol ne fut pas l'objet d'une fréquentation massive. Certains mêmes comme Malraux seront déçus par l'absence d'espoir (sic) sur les Brigades Internationales, les consciences éveillées, etc. ... Mais il ne s'agissait pas de cela, comme dans le journal de votre père, comme dans beaucoup d'œuvres : le temps était à témoigner. De même Picasso refusa que le tableau entre en Espagne tant que vivrait Franco, et je crois qu'il faut entendre là qu'il ne fallait pas courir le risque de laisser aux négationnistes effacer la trace de ce qui a été.

Il faut garder intacte la mémoire de l'horreur. A un moment de votre livre, lorsqu'il est question de pouvoir enterrer le père du narrateur, donc votre grand-père, vous regrettez que le récit passe vite sur cela pour continuer à témoigner des vagues incessantes de déportation du peuple arménien. Cet épisode a beaucoup alimenté nos débats et nos pensées. J'en dirais quant à moi que la trace « froide » de ce qui a eu lieu pour le grand nombre était prioritaire, qu'elle devait rester intacte. Dans ce qu'il vivait, votre père a ressenti, je crois, l'urgence et l'importance du témoignage tel que ce que l'on vit collectivement nous prend au moins autant que la sphère familiale. Et pour que cela reste intact les outils



d'expression sont variés , afin que le plus grand nombre s'en saisisse, au croisement entre les grandes pages de l'histoire et la construction psychique intime, pour, peut-être, en élaborer quelque chose collectivement et singulièrement.

Les enfants de ceux qui ont vécu les atrocités de l'histoire ont sans doute en commun la trace intime de ce savoir, de ce réel possible : même entre frères, entre voisins, entre amis, on peut se déporter, se terroriser, se gazer, se tuer, torturer, se dénoncer. Mais ce "savoir" au bout du compte concerne tout le monde.

Après Guernica il y a eu d'autres villes martyres, après l'Arménie d'autres déportations et d'autres génocides et les traumatismes intergénérationnels se perpétrent en ce moment au Darfour, en Palestine, en Corée ou en Amérique latine, pour n'en citer que quelques-uns. Les témoins de l'histoire s'adressent à notre nature humaine et interpellent notre manière de vivre ensemble (notre politique).

Pour que la violence du réel puisse un jour avoir une chance de s'élaborer, comme vous en témoignez malgré les difficultés, à la croisée du singulier et du pluriel, il faut, et c'est le sens de ces quelques mots autour de Guernica, que la réalité de la violence soit manifestée. Et pour cela que certains fournissent la représentation primordiale à partir de laquelle l'histoire subjective et collective pourra se mettre au travail. Pour que les décombres fumants n'aient pas le dernier mot, encore faut-il que ces décombres soient portés à la mémoire de tous.

Gilbert RÉMOND : L'écriture du décollement

Janine ALTOUNIAN se compare à un artisan qui passerait par le texte des autres pour exécuter une écriture de soi. "Cet artisanat fécond des assemblages périlleux", comme elle se plaît de l'écrire, consistait à les utiliser à la façon d'un petit poucet semant ses cailloux pour se retrouver là où manquent des paroles. J'ai été sensible à cette petite tricherie éditoriale et spéculative qui, d'ailleurs, faisait dire à Louis Althusser, grand emprunteur d'idées, qu'il se considérait comme un usurpateur⁷. Car, en somme, utiliser les compositions d'un autre, n'est-ce pas au fond se (mé)prendre sur sa pensée quand, pourtant, usurper cette posture du dire offre un mieux-être pour l'attente de ce qui ne peut se construire !

Exemple singulier de ce que les faits de société, comme les grands traumatismes de l'histoire contemporaine ont des résonances dans la vie ordinaire, j'ai été émotionnellement infiltré et travaillé par ma lecture de *L'intraduisible*. Aussi procéderai-je comme Janine Altounian pour introduire mon exposé par quelques citations empruntées à Camille Laurens, Pierre Péju et Philippe Forest.

« *Le "Je" de tous mes derniers livres s'enracinait littéralement de la mort de mon fils [.....]. C'est de là que je parle, l'autofiction pour moi est agrippée à ce point obscur* »⁸.

« *L'enfance est une énigme familière. On croit qu'elle est là pour longtemps, que rien ne presse, mais d'un seul coup son absence devient un vide noir, le manque déchirant d'un organe amputé à vif* »⁹.

« *Là où tu étais un trou est resté dans ma vie. Tout tombe autour de moi et je tombe en lui* »¹⁰.

Gageons avec Janine Altounian que ces textes peuvent avoir qualité de lieu d'accueil pour des pensées qui ne trouvent pas leurs paroles, qu'ils peuvent constituer par conséquence cet appel au tiers « *qui permet depuis cette tache aveugle de se voir et d'exister dans le commentaire de soi partagé avec d'autres. Cette dimension plus réelle signe cette sortie du figement traumatique, ces lectures permettent, parce qu'elles supposent un témoin en soi sur lequel vient s'étayer le sentiment d'appartenance, d'accéder au pluriel en soi* ». D'autant plus lorsque la faille fait trou et que l'Absence de signifiant n'autorise aucun énoncé à ces vertiges de l'âme qui laissent sans voix(e) !

Le siècle qui vient de se terminer et dans lequel nous avons vécu enfants a produit une histoire faite de ruptures et « de grands cimetières sous la lune »

⁷ Vient de usurper, faire usage de

⁸ C. Laurens, *article* dans Libération

⁹ P. Péju, *Le rire de l'ogre* Gallimard 2005

¹⁰ P. Forest, *L'enfant éternel*, Gallimard, 1997

encore que de tels lieux n'ont pas toujours été visibles. C'est de disparition qu'il faudrait alors parler. D'effacement encore plus sûrement.

Si Bernanos a témoigné par un livre qui tire son titre de cette métaphore lunaire, nous en trouvons l'écho symétrique dans la peinture de Picasso, tenant de l'autre camp, avec Guernica. Ainsi, l'un et l'autre s'émouvaient de l'insupportable et tentaient de dire allégoriquement la peur et l'horreur devant la violence et la mort.

S'agissant de Guernica, nous pouvons éprouver qu'en effet « *dans cette allégorie de la guerre civile espagnole, la mort violente domine les êtres humains, les animaux et les objets, elle acquiert une dimension chorale tragique qui transcende les différents éléments de la composition pour capturer le noyau de toute une époque* »¹¹ qui se caractérisera par un déchaînement de conflits où la brutalisation, voire l'anéantissement de populations entières ont été réalisés. Autre caractéristique de cette époque, les massacres qui lui sont corrélatifs furent le résultat de froides déterminations administratives dopées par l'incroyable poussée technologique qui l'accompagnait.

Walter Benjamin, déjà sensible à cette notion de massacre technologique parce que contemporain de la première guerre mondiale, évoquait quelque chose qui nous intéresse au plus près quand il évoquait « *le lot de toute une génération traumatisée par la sensation terrible et écrasante de la mort au quotidien* »¹². Cette expérience traumatique, se rendait-il compte, n'est pas transmissible et ne l'était pas. Elle ne pouvait être intégrée dans « *un continuum historique nouant le fil des générations et consolidant le sentiment d'une culture héritée* ». Pour lui, ce vécu singulier était le point de départ du déclin du narrateur dans les sociétés modernes, cette figure dont le récit suppose précisément une expérience transmissible.

Si l'expérience de la mort violente dans la guerre moderne est intransmissible, elle est aussi irréprésentable. Sans doute est-ce là l'intérêt de l'allégorie dont la ruse consiste à biaiser par l'image métaphorique quelque chose que la phrase ne parvient pas à capter !

Pourtant, si l'horreur est indicible, Jean Hatzfeld, qui vient de consacrer plusieurs ouvrages aux massacres du Rwanda qui ont fait périr un million de Tutsis en quelques jours, pense qu'au contraire on peut toujours dire l'horreur : « *il y a des mots pour cela* » dit-il¹³, des syntaxes, des images, des métaphores et des explications. Pour lui, ce qui n'est pas dicible, c'est ce qui manque, c'est-à-dire en l'occurrence la mémoire. La mémoire des rescapés vivants qui est en partie détruite parce que « *leur personnalité est en partie détruite [.....] du fait que l'état dans lequel ils ont été était tel qu'ils ne se souviennent pas et que, donc, ils sont incapables de le dire* ». La victime ne l'est pas seulement du fait de l'oppression ou des actes de violences qu'elle subit, elle l'est aussi parce qu'elle est quelqu'un qui s'est fait voler le langage dans lequel elle aurait pu articuler sa victimisation. Primo Levi, d'ailleurs, assimile la destruction de l'homme à celle de sa langue, « *là où on fait violence à l'homme, c'est une observation évidente, on*

¹¹ Enzo Traverso, *A feu et à sang : de la guerre civile européenne 1914-1945* Stock 2007

¹² Walter Benjamin, *Le conteur* Œuvres complètes tome III Gallimard Folio 2000

¹³ Jean Hatzfeld *Les Inrockuptibles* n° 613

le fait aussi à sa langue » dit-il¹⁴. Or, l'énonciation est impossible quand son contenant psychique n'est plus.

Il est difficile dans cette mesure de se faire entendre de l'autre puisqu'il n'est plus possible de trouver les moyens de se faire tout d'abord entendre de soi-même.

Le génocide anéantit au sein du groupe humain éliminé l'expérience de l'attente. Est alors détruite la bonne distance d'objet dans la fréquentation d'un autre, ni bourreau, ni victime, mais porteur des ambivalences humaines, est détruite la capacité d'historiciser. Tout naufragé de cette expérience des grands meurtres de masse et donc de cet éclatement de l'originaire doit, nous dit Janine Altounian, « pour pouvoir parler en sujet de sa propre histoire, se constituer au préalable en apprenant à parler aux autres c'est-à-dire à parler la langue de son pays d'adoption, s'identifier aux formes institutionnelles et politiques de sa culture ».

Parce « qu'un patrimoine traumatique ne devient refoulable que déporté dans la langue de l'autre », l'apprentissage de la langue de la terre d'accueil va pouvoir contenir par déplacement dans ses représentations de mots les affects néantisants transmis par l'angoisse parentale.

De ce point de vue, j'ai trouvé tout à fait intéressant le travail de Jean Hatzfeld qui vient de passer dix ans à rencontrer victimes et bourreaux pour les faire parler avant de remplir trois volumes d'une matière fictionnelle où le récit est transformé en écrit et les témoins en personnages.

Pour lui, la vérité, s'il doit en être une, n'est pas celle des faits bruts que tout le monde connaît, mais bien plutôt celle qui résulte de la mise en parole de la relation des victimes avec les autres, du vécu de leur souvenir ou plutôt du comment ils vivent et font face à leurs fantômes.

Or, de ce point de vue, la fiction représente un chemin de traverse qui permet de se décoller du traumatisme tout comme Guernica en tant que métaphore du massacre permet de dire la ville martyrisée.

C'est parce que, comme le dit René Kaës « parole et écriture font appel de mémoire croisée, de la part manquante de nous-mêmes qui fait trace de la présence de l'autre dans son absence même. Cette modalité est le travail même du deuil et stimulera vivement celui de la transmission »¹⁵. C'est semble-t-il qu'un tel travail permet de reconstruire là où le trou sans parole faisait lien entre deux générations. Ce travail de tissage psychique à partir des mots et des pensées des autres joue un rôle décisif grâce à la chambre d'écho rendue ainsi disponible. Il s'agit d'utiliser la langue du tiers (celle du pays d'accueil principalement grâce à ses institutions) comme le recours pour "traduire ce qui reste". « La généalogie est essentiellement un discours, une parole, un logo sur l'origine, mais elle est indissociable d'une forme fondamentale de l'espèce humaine, simultanément psychique, sociale et culturelle où le sujet humain et le je qui l'assume se construisent dans le lien de chacun à chaque autre au travers une forme symbolisante, le contrat narcissique »¹⁶.

¹⁴ Primo Levi (1958), *Si c'est un homme* Julliard 1987

¹⁵ René Kaës *Une ressemblance polyphonique* in Papiers n°58, on peut télécharger ce document sur le site du Collège de philosophie ::

<http://www.ciph.org/publications.php?idPapier=58>

¹⁶ René Kaës, op. cit.

Parmi ces institutions qui introduisent une "tiercété", l'école ouvre à l'apprentissage de la langue et de la culture. Elle joue un rôle analogue à ce que des psychanalystes comme Nathalie Zaltzman appellent le "Kulturarbeit" mis en évidence dans la cure. Elle constitue donc un espace tiers où s'apprend pour l'enfant cette langue désérotisante qui lui donne l'aptitude d'un traducteur pour passer de son mode muet à celui de l'autre. L'imaginaire de cette école introduit dès la psyché infantile le monde de la narration, un monde fictif, source de plaisir car elle introduit aux mots, à la poésie, aux autres, à un plaisir de la pensée qui viendrait « fissurer l'amalgame incestuel, l'écrasement générationnel du groupe familial où se mélange ascendants et descendants, morts ou vifs. »¹⁷ L'école est de fait un espace potentiel où l'enfant peut prendre sa place dans « la langue de la pensée et du conflit ». Ainsi, le "petit enfant étranger" pouvait par là même disposer du chemin que représentait l'école laïque et démocratique de la République. Il y disposait « d'une langue susceptible d'historiciser et conflictualiser sa condition ».

Mais quand l'école de la République devient à son tour babélique et insécurisante, la "mère adoptive" que peut constituer chaque institution du pays d'accueil, tels les centres sociaux ou les lieux de soin peut en prendre le relais. S'il est notable que les enfants de sans papiers, nouveaux parias de nos sociétés modernes et futurs massacrés, sont souvent de bons élèves qui bénéficient pleinement des attributs de cette instance séparatrice qu'est l'école, il est par trop visible que ceux des nouveaux "ghettos de la République", ces anciennes cités ouvrières, se sentent exclus de ces processus fondateurs. Ils se savent indésirables et rejetés. Malgré l'énergie et le dévouement de leurs enseignants, ils sont convaincus que cette "école libératrice" les laisse sur la marge de la réussite car il y a quelques lunes que l'ascenseur social, à l'image de ceux des immeubles qui leur sont destinés, est hors service. L'école n'est plus pour eux l'espace de sécurité et d'épanouissement dont ont pu bénéficier Sarraute, Camus et Ernaux, les témoins appelés par Janine Altounian dans son texte pour la soutenir.

Par contre, lorsque je lis Nathalie Sarraute qui écrit : « je suis complètement à l'abri des caprices, des fontaines, des réminiscences obscures inquiétantes [.....]. Ici, je suis en sécurité. Des lois que tous doivent respecter me protègent. Tout ce qui arrive ici ne peut dépendre que de moi. C'est moi qui en suis responsable. Et cette sollicitude, ces soins dont je suis entourée n'ont pour but que de me permettre d'accomplir ce que moi-même je désire »¹⁸, je peux sans difficulté retrouver dans ces phrases la matière qui conditionne et qui se dégage du dispositif de soin que nous proposons aux adolescents que nous accueillons. Ce serait en somme convenir que quelque chose se déplace dans le fait institutionnel, les institutions traditionnelles de la république étant suppléées par d'autres alternatives qui se sont déployées dans sa périphérie.

Parce qu'il convient de soutenir cette hypothèse, je vous parlerai, depuis ma pratique d'éducateur au centre de jour où je travaille, de Christine, une adolescente d'origine sud-américaine venue en France après adoption à l'âge de 4 ans par une famille qui était allée la chercher dans le foyer qui l'avait recueillie. Elle nous permettra de comprendre comment peut se réarticuler le cours d'une

¹⁷ J. Altounian, *L'intraduisible* op. cit.

¹⁸ N. Sarraute, *Enfance* Gallimard 1983

histoire individuelle avec celui de l'histoire collective parce que, sous la langue d'une famille d'adoption, gisait celle de la famille d'origine mais aussi un état civil remplacé. Dans cette occurrence, nous avons plus que la perte d'une mère, la langue et le nom de l'enfance étaient aussi perdus et demandaient à être réveillés.

Il ne lui restait que le souvenir d'un bord de caniveau avec un rat qui flottait et puis la conviction d'une morsure par ce rat dont elle gardait la trace sur son visage sous la forme d'une cicatrice placée sous l'œil.

Christine nous a été adressée au centre de jour après une hospitalisation dans un service de pédiatrie pour décompensation dépressive suite à une fugue et une tentative de suicide. Elle reparlera d'ailleurs régulièrement sous une forme énigmatique et donc anonyme de quelque chose qui lui serait arrivé et à quoi elle attribue le départ de ses difficultés psychiques. Pour elle, c'est depuis cet évènement que tout va mal. Nous savons par ailleurs que ses relations sont difficiles avec sa mère comme avec ses camarades de collège. Elle connaît de grosses difficultés scolaires.

La première journée au centre de jour se passe très mal. Nous sommes trois hommes pour l'accueillir du fait d'absences importantes dans l'effectif soignant. Elle se colle à une autre adolescente, d'origine africaine, en qui elle reconnaît une communauté par la couleur. Elle a, de par ses origines indiennes, une peau très mate. Elle trouve en somme un reflet d'elle-même auprès de cette autre adolescente. Effet miroir, elles s'embrasent tout l'après-midi au point que nous sommes amenés à suspendre sa participation aux groupes suivants jusqu'à la rentrée de septembre.

A son retour, c'est à une éducatrice qu'elle se colle. Là, l'effet miroir est en inversion totale, l'éducatrice, que j'appellerai Aline à cause de la chanson de Christophe, est autant blonde que Christine est couleur jais. Pendant plusieurs semaines, elle ne tolérera pas d'être avec quelqu'un d'autre. Chaque fois qu'Aline se déplace pour participer aux activités du centre, et la quitte donc, elle hurle comme si elle avait effectivement disparu. « *Dans cet orage la belle dame avait disparu et j'ai crié, crié Aline pour qu'elle revienne* » disait la chanson de mon adolescence. Christine emplissait l'atmosphère à ce point de "sa peine" -je devrais dire de son désarroi- que nous perdions nos propres repères, collés que nous étions à ce bloc sonore. Elle nous comblait l'esprit d'une matière dense qui nous empêchait toute disponibilité aux autres comme à nous-mêmes. Trou noir ou bloc de matière cimentée qui nous recouvrait, la pensée n'était plus possible. Aline devait revenir à elle pour qu'elle s'apaise. Elle était comme une toute petite fille malgré ses 16 ans et avait toujours quelque chose à lui raconter. Une cascade d'histoires à dire, une fringale du dire. Elle tissait autour d'Aline une véritable sphère qui l'isolait du groupe et se l'attachait. Mais cette posture était intenable. Aussi lui a-t'il été imposé une activité obligatoire par demi-journée dans un groupe où Aline n'intervenait pas, pour éviter qu'elle ne l'accapare et en subvertisse le déroulement.

Aline, à ce moment du déroulement de la demi-journée, occupait cette place. Christine, malgré ses réticences, avait toutefois choisi l'atelier d'écriture que j'animais avec une autre soignante. Ce n'est pas que nécessité fasse loi, mais

quelque chose l'avait capté, une certaine façon de jouer avec les mots, de les disposer en court récit, de s'appuyer sur des poèmes connus, grâce à des recueils disponibles sur la table, ou tout simplement la possibilité de mettre en espace ses propres thèmes, de leur proposer une formalisation avec notre concours... En effet, elle arrivait souvent au centre avec une phrase leitmotiv qu'elle se plaisait à répéter sur tous les tons, comme s'il s'agissait d'en trouver la meilleure exposition, comme s'il s'agissait de rejouer, jusqu'à l'atteindre, la bonne sonorité d'une note ou d'une séquence musicale. Il y avait d'ailleurs quelque chose de musical dans sa façon de s'exposer. Il y avait ainsi comme la volonté de trouver un interlocuteur et sans doute aussi d'aller à la recherche de quelqu'un qui sache l'autoriser à se dé-fusionner.

La première fois dont je me rappelle, elle était arrivée en répétant de façon incessante « je suis jolie comme un cœur », puis une autre fois sur un thème plus dépréciateur « je suis une allumeuse, je suis une pute ». Une autre fois encore c'était pour clamer une expression fataliste et défaitiste qu'elle avait reconstruite à sa façon « la vie ne veut pas être vécue », là tout de même elle disait quelque chose de fort qui, de mon point de vue, méritait d'être entendu. Comme elle exaspérait tout le monde et que tout le monde n'entendait pas la nuance qui la décalait, je lui propose de venir l'écrire dans l'atelier d'écriture.

Après un certain temps de réflexion, elle arrive, s'installe, prend une feuille et commence à écrire. A partir de là, une autre disponibilité était devenue possible. Si la relation à Aline était toujours aussi prégnante, elle acceptait de sortir de la salle de réunion ou de se dégager du couloir où Aline se trouvait pour investir d'autres parties du centre en s'inscrivant dans une activité, même si venir demeurait une péripétie.

Un jour, elle arrive avec cette phrase étonnante « le souvenir c'est en quelque sorte se rencontrer ». Je lui propose de venir l'inscrire. Elle vient pour l'exécuter mais utilise plusieurs calligraphies. La répétition prend trace avec des différences. Les lettres se resserrent les unes contre les autres jusqu'à donner l'impression qu'elles sortent les unes des autres, mais les mots sont intercalés de petits motifs dessinés, jusqu'à ce que je prenne un crayon pour écrire en réponse une phrase qui s'impose à moi « se sourire c'est en quelque sorte se concerter ». Elle reprend le crayon et écrit « j'ado ado j'adore ». Christine prend goût à l'activité. Elle remplit des pages tout en remplissant l'espace de sa voix, tantôt capricieuse, tantôt cajoleuse, tantôt enjôleuse. Sa participation est de plus en plus régulière, de plus en plus entière. Pour lui donner des motivations et lui permettre d'accepter de se séparer d'Aline, nous lui proposons de lui écrire ce qu'elle veut lui dire en lui adressant une lettre. Ou bien, quand c'est trop difficile, nous lui proposons qu'Aline l'accompagne un moment dans le groupe, l'aide à s'installer dans l'écriture. Christine écrit, laisse ses feuilles pour qu'Aline puisse les lire après son départ. De ce fait, la séparation en est facilitée. Alors que nous n'arrivions pas à la faire partir, Christine quitte le centre en même temps que les autres, assurée qu'une part d'elle reste disponible au regard d'Aline avant de rejoindre les autres textes dans la chemise où les écrits, strate après strate, sont conservés. Là aussi, ils peuvent être retrouvés, la chemise servant d'enveloppe temporelle autant que de moyen d'archiver.

Christine change, sa tenue vestimentaire s'égayé. Elle s'arrange, se fait coquette, se maquille légèrement, ne dit plus sans arrêt qu'elle est moche. Après avoir pu écrire que « ce n'était pas son cœur qui parlait mais cette haine qu'elle



peut ressentir », elle vient prendre conseil auprès de moi pour trouver les mots dont elle a besoin pour écrire ses sentiments, pour écrire ce qu'elle ressent. « Comment puis-je dire ceci ? », « quel mot peut expliquer cela ? ». Elle dit que je suis son philosophe, que je lui permets de traduire ses pensées. Je suis devenu en quelque sorte son nègre. Puis, un jour, elle me demande d'écrire son lieu et sa date de naissance -j'en reste coi- celle de son arrivée en France, les différentes localités où elle a habité, la profession de son père à qui je lui fais penser à cause des livres puis, au final, elle inscrit de sa main « 1999 retour à Lyon à la même adresse ».

Un peu plus tard, elle nous donne sa véritable identité avec nom et prénom en espagnol. Nous constatons que cette révélation s'annonce comme une naissance mais nous apprenons par elle, qu'elle effectue chez elle tout un travail de recherche sur Internet pour retrouver sa "vraie mère".

Se détachant d'Aline pour aller vers moi et l'écriture, moyen qui toutefois lui a servi longtemps à retrouver Aline de façon différée, c'est tout autant le plaisir des mots qu'elle rencontre que l'envie de connaître ses origines. Car la vraie question qui la travaille, au travers de toutes ces figures de substitution, c'est de retrouver sa « vraie mère » et sa nature indo-hispanique. Elle révèle alors un véritable attrait pour l'expression écrite jusqu'à surprendre Aline mais nous constatons aussi un bien-être nouveau. L'écriture lui permet de s'épanouir dans son identité de petite française tout en regardant de l'autre côté de l'océan pour retrouver une langue, l'espagnol, et l'envie de connaître sa "vraie mère". Avoir des sentiments, "aimer et être aimé", elle découvre ainsi qu'elle l'écrit « une femme cachée à l'intérieur de moi, prête à tous les combats ».

Christine nous quittera à l'occasion des grandes vacances, au bout de deux années de soin, après avoir écrit une sorte de comptine qui moquait Aline et se terminait avec cette tonalité : « Aline va me manquette quand je lâcherais enfin ses talonnettes », toutes les rimes se terminaient par « ette ».

Christine, d'une certaine façon, aurait pu se reconnaître dans cet aveu de Georges Perec qui, après avoir expliqué que l'écriture était un moyen de subjectiver par leur textualisation les affects non exprimés, déclarait « *j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture* »¹⁹.

¹⁹ G. Pérec, *W ou le souvenir d'enfance* Denoël 1975

Régine CHAREYRE : Désidentification humaine au XXIe siècle

Dans le cadre de notre groupe de travail *Psychanalyse et Politique*, Jean Peuch-Lestrade nous a indiqué la lecture de l'ouvrage de Janine Altounian "L'intraduisible Deuil, mémoire, transmission", en le qualifiant de passionnant et de singulier.

Les collègues vous ont déjà présenté le propos et la démarche. Je n'y reviendrai donc pas.

Livre passionnant et singulier, oui, je l'ai reçu comme tel.

Il constitua également une rencontre qui résonna si fortement que je ne pus y accéder que par tranches ou par doses progressives.

Je fus étonnée de découvrir la correspondance avec des travaux de recherche que je mène depuis un certain nombre d'années et qui ont motivé ma participation au groupe de travail *Psychanalyse et Politique*. Je dirai quelques termes de ces travaux dans ma conclusion.

La résonance et la correspondance concernent notamment le questionnement sur "l'être psychique collectif", sur la composante à la fois singulière et collective de la matière psychique, le questionnement aussi sur la prégnance de l'héritage phylogénétique.

Les travaux de J. Altounian interroge et bouscule la théorie et pratique psychanalytiques en plusieurs "lieux" fondamentaux qu'elle nous amène à revisiter et à réinscrire dans le présent du 21e siècle.

Elle permet d'envisager sous un angle différent les questions d'identification et d'appartenance à la communauté humaine, le rapport psychique de l'individu à l'ensemble de la collectivité, et ce qui peut advenir lorsque le lien de l'individu à l'ensemble est dénié, est détruit, lorsqu'il y a à son encontre une volonté d'annulation.

Ses travaux apportent un éclairage supplémentaire à nos interrogations : Les phénomènes de "désappartenance à l'espèce humaine", énoncés tout au long de *L'intraduisible* ne sont-ils pas à l'oeuvre dans la banalisation du mal // banalisation de l'injustice sociale établie en ce début du 21 e siècle où l'être humain est constitué en produit de marchandisation et qui se traduit par la relégation ou la mise en inertie de catégories entières de population ?

Phénomènes de désappartenance engendrés par l'irrationalité globale d'un système qui produit des catastrophes écologiques, des inégalités sociales monstrueuses et l'appauvrissement croissant d'une large partie de la planète.

En posant la question avec Nathalie Zaltzman²⁰ :

Qu'advient-il lorsque l'organisation sociale a expulsé de ses buts communs le souci de la conservation matérielle et morale de l'individu, ses droits de vivre dans des conditions compatibles avec son intégrité psychique et physique?

²⁰ N. Zaltzman, *De la guérison psychanalytique* PUF 1998



1. Commentaires et associations : Freud, la pulsion de mort et le refoulement, la Kulturarbeit

Que devient le processus civilisateur de la Kulturarbeit, processus spécifiquement mis en évidence et connaissable par l'expérience analytique, auquel J. Altounian donne à la fois un relief et une épaisseur particulières? Qu'advient-il lorsque la fonction de protection de la civilisation, si illusoire soit-elle, est réduite à "minima", et lorsqu'elle ne se caractérise plus par le souci d'associer le bien public **et** le bien privé?

Dans la toute première partie de son livre, Janine Altounian opère une mise en question de la pulsion de mort et du processus de refoulement énoncés par Freud.

Ainsi, elle nous dit son interrogation sur la pertinence du concept de refoulement pour les héritiers de disparus en masse, sans sépulture ou partis en fumée dans les camps d'extermination :

« Arrêtons-nous à la différence existant entre les 2 types de violence meurtrière que Freud a connus dans son temps, l'une représentable - les morts au front -, l'autre non représentable - les morts au crématoire - . Sa seconde topique suppose l'existence de la pulsion de mort. Elle est contemporaine de l'irruption, dans sa représentation du monde, des destructions spectaculaires de la Grande Guerre où il dut craindre de perdre ses fils. On peut se demander quelle nouvelle orientation aurait pris sa construction théorique s'il avait suffisamment vécu pour apprendre comment ses soeurs - juives comme lui était juif - allaient, dans le grand Reich allemand, disparaître en fumée. »²¹

Je formulerai ainsi la question:

La pulsion de mort est-elle à même de rendre compte, d'une part, de cette procédure de disparition en fumée d'une partie de l'humanité, d'autre part, de l'assentiment implicite du monde à cette élimination et que devient le concept de Kulturarbeit dans cette occurrence ?

Il me paraît éclairant, pour aborder ces différentes dimensions, d'aller (re)voir ce qui a été nommé par la communauté psychanalytique "le virage freudien des années 20".

Nombre de théoriciens parlent du Second Freud après le choc de la première guerre mondiale.

Parmi eux, Joël Bernat²² qui écrit que cette guerre et sa réalité fait naître de nouvelles orientations dans la théorie freudienne avec ce qu'il nomme une désillusion sur la science et la Kulturarbeit, le processus civilisateur.

Auparavant, la notion de kulturarbeit se situait selon lui entre les buts privés, individuels, et l'intérêt général du groupe avec le domptage de ses propres pulsions et le renforcement du surmoi. La kulturarbeit est alors un "processus ou travail de civilisation", selon la métaphore employée par Freud de l'assèchement des marais du Zuiderzee : la civilisation assècherait le pulsionnel. Ce processus amènerait l'individu à sublimer: ce qu'il refoule fait retour sous un autre mode, accepté par le groupe.

²¹ p. 44

²² Joël Bernat, *La crise du sujet savant : Freud ou l'illusion du progrès*. Conférence donnée au Colloque Ethiques et modernités décembre 2002

Ces retours créent un dépôt qui est celui de la culture. D'où une position paradoxale du refoulement: à la fois une privation pour le sujet pour des raisons de civilisation, et un gain culturel pour le groupe.

2. Illusions et désillusions du Progrès

A partir de là, il fut tenu pour certain que des sociétés hautement civilisées – essentiellement européennes – avaient atteint un haut degré de sublimation des pulsions notamment hostiles et sadiques; cette pensée était prise dans l'explication phylogénétique lamarckienne: les refoulements et donc les acquisitions civilisatrices de nos ancêtres sont transmis aux générations suivantes comme caractères acquis, ce qui permettrait de parvenir à une société éclairée et ainsi "plus jamais la guerre" !

Dans ce tableau, le kulturarbeit canaliserait, mettrait en forme, en représentation les buts pulsionnels de destruction et le refoulement serait le garant du progrès social.

Or Freud a pu observer les points suivants:

D'une part, les nations en guerre étaient aussi celles qui étaient tenues pour les plus civilisées, sinon "éclairées", et d'autre part, des esprits brillants oubliaient leur culture pour régresser à un niveau de barbarie et de pensée qui n'avaient plus rien de scientifique et rien à envier aux peuples dits primitifs ou aux névrosés les plus graves.

Les refoulements ne tiennent plus, les acquis culturels disparaissent, ce qui met en question l'idée de dépôt et de transmission des acquis phylogénétiques.

Ainsi, selon Joël Bernat (qui représente le positionnement classique sur la question), s'il existe un progrès technologique et une évolution biologique, ainsi qu'une progression des connaissances, il semble qu'il n'existe pas de progrès psychique de l'humain.

Freud prend conscience, avec l'état de guerre que sa référence à la science comportait une part d'utopie : il y a dans tout discours scientifique des éléments de vérité mais aussi des restes de croyances infantiles ou primitives. Dès lors, nous devons nous contenter de connaissances fragmentaires.

Il faut alors renoncer au projet de maîtrise, par la science, à la connaissance du tout, aux systèmes explicatifs, aux illusions des visions-du-monde. Croyances dans lesquelles est pris le scientifique, malgré la longue histoire des guerres.

Dans cette occurrence, quelle peut être la force ou l'impact du processus civilisateur qui est censé détourner progressivement la pulsion de son but sexuel et l'individu de ses buts égoïstes pour des buts collectifs et civilisés.

La question demeure pour Joël Bernat qui peut simplement affirmer que l'acquisition de connaissances, si elle permet un savoir faire, se doit d'être accompagné d'un savoir être avec son pulsionnel.

3. La Kulturarbeit

Les travaux de J. Altounian rassemblés dans l'intraduisible vont au-delà de ces points de réflexion en donnant une nouvelle épaisseur à la notion de Kulturarbeit. Elle est référée au développement qu'en donne N. Zaltzman dans *La guérison psychanalytique*²³ mais en lui posant une dimension et densité particulières.

Dans son avant-propos, elle la situe en rapport à la définition de cet auteur: « *C'est par le psychique dans l'individuel que s'accomplit la Kulturarbeit ...A travers chaque processus analytique est modifiée non seulement l'histoire d'une vie mais l'histoire des ascendants et des descendants de cette vie.* »

Au coeur de tous les témoignages, textes et expériences retranscrits dans *L'intraduisible*, est mis en évidence le caractère hybride du processus de kulturarbeit, le fait que le psychique dans l'individuel a un espace-temps mixte : à la fois l'espace-temps limité de la vie individuelle et l'espace-temps indéfini de l'humain dans son ensemble.

Ce qui est également mis en évidence, c'est le lien à l'ensemble (de la collectivité) qui donne à chaque individu, indépendamment de l'histoire singulière qu'il pourra avoir, un capital narcissique initial, celui d'une certitude minimale d'existence pour autrui.

Il apparaît que la Kulturarbeit est par son tissage entre le singulier et l'ensemble ce garant narcissique minimal. Du fait que la survie de l'espèce dépend de la survie des individus qui en font partie, du fait de sa dépendance à ce qui arrive à l'ensemble, c'est elle, cette œuvre commune-individuelle qui inscrit l'existence de chacun comme non indifférente au regard des destinées de l'ensemble.

Dans les témoignages, expériences retracés par J. Altounian, appuyés (à) sur sa propre réflexion analytique, s'entrevoit le terrible de ce qu'il advient dans l'inconscient pour chacun lorsque cette certitude minimale d'existence pour autrui est activement visée par la destruction, à rebours de ce que garantissait la transmission culturelle, à rebours de ce que nous pensions être un gain de civilisation.

En l'insérant dans sa démarche, J. Altounian retranscrit des extraits des textes de Robert Antelme, Jean Améry, Krikor Beledian, Primo Levi, Varlam Chalamov ... qui témoignent de la question :

Qu'est-ce qui résiste chez l'homme que l'on a fait tomber hors du monde?

Qu'est-ce qui le maintient comme humain alors qu'il est traité comme vermine à éliminer de la surface de la terre?

La littérature concentrationnaire met en éclairage l'existence d'une référence inconsciente qui, dans ces situations extrêmes, prend la forme consciente ou non que chaque vie **représente** de façon impersonnelle la vie humaine, la condition humaine, dans son ensemble.

Elle témoigne de l'existence d'une référence inconsciente **d'inclusion indestructible de l'individu dans le devenir de l'humain**, pour reprendre la formulation de Nathalie Zaltzman²⁴.

Cette "appartenance à l'espèce humaine" comme l'a nommé Robert Antelme semble survivre à la destruction de tous les repères de la civilisation.

²³ N. Zaltzman, op. cit.

²⁴ ibid

4. Lien d'appartenance à l'espèce et désidentification

Seules les références à l'héritage phylogénétique, **à l'histoire de l'humanité** comme partie intrinsèque de l'histoire individuelle, peuvent rendre compte de l'origine psychique de cette identification.

(C'est ce qui nous permet d'affirmer que l'inconscient individuel n'existe pas dans l'autoréférence mais d'abord par sa référence à l'ensemble; l'ensemble n'existe pas davantage sans l'investissement et la cohésion qui lui viennent des cellules qui le constituent.)

Ainsi, l'inconscient individuel n'existerait pas sans sa référence à l'ensemble qui lui-même n'existerait pas sans la référence à l'inconscient individuel.

Et c'est ce lien impersonnel d'appartenance à l'espèce précisément humaine qui a contraint ceux qui ont survécu et ceux qui sont nés après, à le faire entrer dans l'histoire et tenter de le rendre intelligible, car ils se trouvent dans la nécessité d'intégrer cette nouvelle donne:

Il est désormais inscrit dans l'ordre des possibles que l'homme peut cesser d'être un homme à ses propres yeux et au regard d'un autre.

Le document clinique constitué par le livre d'Antelme montre que l'identité n'est pas seulement une affaire privée, close sur l'histoire personnelle.

Dans le camp, l'exigence de la conservation amène les hommes à se saisir d'une référence identificatoire commune, l'identification à l'espèce humaine.

« *La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine* », écrit Robert Antelme²⁵. Pour beaucoup, cette identification à l'espèce humaine devient active tout en demeurant inconsciente. Chez certains, comme Antelme, Primo Levi, Chalamov, elle devient consciente. Elle constitue le lieu d'inscription de l'individu dans l'humanité.

Survivre exige de survivre à la perte des identifications secondaires, celles de l'histoire singulière, et de mettre en activité, de mobiliser, des éléments identificatoires porteurs de cette inscription collective.

Ce sont ces éléments identificatoires non personnels mis en circulation sous la pression d'une réalité meurtrière qui constituent une source libidinale pour le narcissisme primaire.

Ce travail de désidentification et de réidentification est ce dont témoigne le livre d'Antelme, et d'autres textes rapportés par J Altounian, toujours soutenus par sa réflexion analytique.

²⁵ Robert Antelme, *L'espèce humaine* Gallimard 1957 coll tel

5. Désidentification et pratique analytique

L'ensemble de la démarche contenu dans l'ouvrage de J. Altounian apporte un plus aux outils conceptuels pour l'articulation et l'analyse de la double dimension de l'individuel et du culturel, du singulier et du collectif.

La compréhension de cette double dimension constitue pour moi un levier de traduction agissante, pourrais-je dire, dans ma pratique analytique.

De tels outils de travail me permettent une prise en compte plus forte et plus fine du rapport de l'individu à l'ensemble et corollairement, une perception accentuée des effets produits par les appartenances sociales invalidées ou néantisées.

Ces appartenances sociales invalidées, je les rencontre chez un certain nombre de patients.

Depuis le milieu des années 80, je reçois en analyse ou en psychothérapie, en cabinet privé, des patients qui se trouvent en situation de chômage plus ou moins longue durée, d'autres qui perçoivent ce qu'on appelle les minima sociaux, Il m'arrive également d'avoir comme analysants, des jeunes issus de l'immigration, selon la formule d'autrefois, ou des jeunes adultes catégorisés aujourd'hui troisième génération.

Un de leurs points communs est de résider dans des zones d'exclusion, un autre, qui est un point de souffrance, est la dévalorisation de leurs références parentales, avec des ascendants socialement invalidés.

Chez ces patients, je retrouve, sans proportions gardées, certains aspects ou conséquences des phénomènes de désappartenance énoncés par J. Altounian :

- Impossibilité d'être les sujets de leur vie
- Figures parentales non advenues à leur propre parole ou minées par la destruction de leur langue
- Sujets en défaut d'eux-mêmes (J. Altounian cite des auteurs ayant subi des traumas génocidaires, mais aussi des témoignages d'auteurs comme Annie Ernaux (in *La place*) ou Albert Camus (in *Le Premier Homme*), dont les ascendants nous dit-elle ont vécu un dénuement socio-culturel sur plusieurs générations qui fait obstacle à l'identification des objets de leur héritage).
- Difficulté d'intégrer l'histoire de ses ascendants **pour** se séparer de leur histoire et construire la sienne
- Expérience des ascendants non pas indicible mais inhabitable et je citerai in extenso le paragraphe suivant²⁶ :

« Si au départ de l'histoire générationnelle ou de celle de son affiliation historique, il y a un défaut d'énoncé et de représentation, le sujet doit, pour hériter de son histoire et s'y inscrire, adopter une posture d'engendrement symbolique des ascendants et de soi, qui passe par la restitution d'une parole à ceux chez qui elle fut avortée. »

Ceci fait donc écho à ma pratique en psychanalyse, également à une pratique de terrain dans les quartiers appelés "difficiles", que j'ai menée d'abord en tant qu'éducatrice, puis dans le cadre d'une sociologie d'intervention ayant repris des

²⁶ L'intraduisible, p. 71

études dans le champ de la sociologie pour enrichir les outils conceptuels déjà utilisés.

De 1986 à 1994 où j'exerçais en Prévention Spécialisée sur les secteurs de Vaulx-en-Velin et St Jean Villeurbanne, conjointement à mon travail d'analyste en cabinet, j'ai élaboré avec d'autres collègues, l'hypothèse d'une corrélation existant entre la violence/délinquance des jeunes et la dévalorisation de leurs images parentales, considérant que les facteurs socioéconomiques ne pouvaient être les seuls déterminants.

Nous avons situé le point d'ancrage de la dévalorisation dans une absence quasi totale de participation ou de contribution des parents à la vie sociale, caractérisée en une impuissance sociale objective, caractérisée par une absence d'inscription sociale.

La recherche-action était soutenue par Philippe Fritsch²⁷ et, sur le versant analytique je travaillais les questions d'identité, identification, souffrance narcissique avec Jean-Luc Graber.

Nous avons supposé que la mobilisation du milieu adulte et **l'organisation collective des parents**, en termes démocratiques et non maffieux, permettraient aux enfants et aux jeunes de retrouver un pôle d'identification et de se situer autrement que hors la loi.

Nous n'étions pas dans le registre de ce qui se nomme dans le travail social: restauration de l'autorité parentale, même si cela pouvait y participer.

Il s'agissait de "traiter" la honte telle que la rapporte J Altounian, telle que la qualifie Nathalie Zaltzman, qui « est l'effet de l'atteinte portée à la figuration de l'homme au regard de chacun ... une atteinte dont personne ne peut se relever seul »²⁸.

J. Altounian cite le passage du livre de Camus "Le premier homme" où l'enfant doit écrire la profession de ses parents "domestique": « Jacques se mit à écrire le mot et d'un seul coup connut la honte et la honte d'avoir eu honte. Un enfant n'est rien par lui-même, ce sont ses parents qui le représentent. C'est par eux qu'il se définit, qu'il est défini aux yeux du monde. »

C'est de la même honte dont il s'agit pour ces jeunes qui régulièrement défrayaient la chronique dans les médias par leurs actes de violence ou de délinquance, ils "avaient la honte" selon leur expression, en ne désignant pas seulement leurs parents isolément mais l'ensemble de leur milieu.

Nous avons donc ciblé ce qui nous apparaissait comme l'objet de la honte, prenant en compte le fait que l'absence d'inscription collective de leurs parents créait un blanc dans leur identité d'appartenance.

Nous avons construit une méthode d'intervention qui a favorisé ou provoqué la mobilisation collective par laquelle les parents et adultes du quartier ont pu se positionner, s'affirmer comme existants face aux institutions (collège, mairie,

²⁷ Responsable alors des études doctorales à la faculté de sociologie, Université Lumière Lyon 2

²⁸ A. Camus, *Le Premier Homme* Gallimard 1960 p. 136



préfecture ...), face et avec les habitants des autres cités du quartier, relativement plus privilégiés.

Il s'agissait bien de créer les conditions nécessaires à l'affirmation, la revendication de l'existence sociale des ascendants de ces jeunes qui "avaient la honte" de leurs parents.

Les incidences sur le comportement des jeunes et leur rapport à la loi ont été notables, quelquefois étonnants et spectaculaires.

Pour constituer/construire notre réflexion-action, nous avons étudié chez les jeunes de ce secteur les résultantes d'une appartenance sociale invalidée du milieu parental, le défaut d'identification qui s'ensuivait, les blessures narcissiques, l'entame du capital narcissique primaire.

Nous avons tenté de prendre en compte au plus près de leur réalité que le narcissisme de chacun, ses raisons de vivre, son amour possible de soi reposent sur son lien à l'ensemble.

Et ce qu'il s'agissait de réactiver, de vivifier en quelque sorte, c'était le lien à l'ensemble non pas d'eux-mêmes, mais d'abord de leurs ascendants.

Or, c'est bien le lien à l'ensemble qui donne à chaque individu, indépendamment de son histoire singulière, un capital narcissique initial dont le fondement est celui d'une certitude minimale d'existence pour autrui.

Ce lien à l'ensemble assigne à l'être humain une place identificatoire, assurée par la non-transgression d'un certain nombre de lois élémentaires, celles qui garantissent a minima les conditions d'une intégrité et d'une cohérence psychique pour l'individu en société.

Si cette place identificatoire est mise à mal dans notre société d'aujourd'hui, la psychanalyse n'a-t-elle pas son mot à dire au/sur le sujet ???

Jean PEUCH-LESTRADE : L'intrahissable

Votre livre m'a passionné car il touche d'une manière singulière à un point de théorie qui m'intéresse depuis longtemps : comment les grands traumatismes de l'histoire contemporaine, comme la Shoah ou les génocides, peuvent-ils être intégrés psychiquement par les individus d'une part et comment d'autre part, la théorie de la psychanalyse portée par la communauté des psychanalystes et de tous ceux qui s'intéressent à la psychanalyse permet-elle de prendre en compte ce dont il s'agit ?

Votre livre est d'abord un témoignage des effets de ces croisements entre la grande et la petite histoire. Aussi je commencerai par parler de votre style que je qualifierai d'oriental.

Vous dites, au vu de votre histoire personnelle, que les parents traumatisés dans ce genre d'épreuves transmettent à leurs enfants beaucoup plus par les gestes (qui les trahissent) que par les mots. Vous aurait-il donc été ainsi transmise cette dimension que je qualifie d'orientale du geste de votre écriture ?

Je le repère d'abord à la manière dont vous savez nous faire attendre, en évoquant d'autres histoires avant d'arriver au but. Comme dans les milles et une nuits...malgré tous les brouillards qui accompagnent ces nuits dont vous nous parlez !

Je le repère ensuite dans certaines constructions de phrases, qui si elles peuvent paraître chargées d'un certain point de vue, sont surtout complexes et ne s'inquiètent pas d'aller droit au but. Pas de souci d'efficacité "à l'Anglaise", mais un plaisir à prendre son temps en cheminant.

A propos de la sépulture de votre grand-père assassiné, vous interrogez le fait que le manuscrit de votre père escamote toute allusion à ce qui se vécut pendant les six jours de l'agonie paternelle pour recouvrir cette séquence de la platitude d'une interrogation éludant toute subjectivité.

« Que devient un homme gravement malade qu'on bat ? »

Et ensuite entériner la mise à mort d'un père par sa simple datation : « six jours plus tard, le jour de la mort de mon père, ils ont de nouveau déporté ».

Il s'agirait pour vous dans ce texte « *d'un blanc ou d'une lacune qui tenterait d'esquiver la violence de la souffrance et l'inouï du crime.* »

Je suis en désaccord avec vous pour deux raisons : à mon avis, il s'agit d'abord pour votre père confronté à ses souvenirs, de la mise en œuvre, dans son écriture de cette économie du geste qui était par ailleurs présente dans sa vie et son éducation, et celle-ci l'amène à ne pas utiliser un langage qui montre mais un langage qui cache, car il pressent la dimension potentiellement obscène d'une description de l'agonie de son père.

Mais il s'agit aussi et peut-être surtout dans cette ellipse remarquable "le jour de la mort de mon père, ils ont de nouveau déporté" de nous faire savoir, sans effectivement nous le montrer, que le plus important n'est pas la mort de son père qui a eu la chance d'être inhumé par l'utilisation judicieuse de la dernière possession de valeur, le flacon d'huile de rose, et de sa vente, mais que c'est le processus de déshumanisation à l'œuvre dans la déportation, véritable

catastrophe politique dans laquelle ce geste profondément singulier a miraculeusement pu s'inscrire.

Le plus important est le contexte épouvantable puisque la plupart des autres cadavres ne sont pas enterrés.

Ce contexte empêche que le geste de l'inhumation, même s'il a pu être posé, ait une efficacité symboligène qui puisse déboucher sur un deuil ; il reste impossible à réaliser par votre père qui vous transmet le paquet.

Tant mieux pour l'humanité, vu ce que vous avez pu en faire même si pour vous personnellement ça n'a pas été simple.

En effet, si par la capacité à juger de votre grand-mère et sa détermination, votre père a pu, grâce à ses capacités d'adaptation dans ce contexte d'épouvante, éviter pour lui-même et votre famille le traumatisme supplémentaire qu'aurait représenté l'impossibilité d'enterrer son père, il n'a cependant rien pu faire, comme tous les autres, contre la véritable catastrophe qui n'était pas cette mort malgré l'assassinat, mais la mise en œuvre d'un processus de désindentification humaine à grande échelle.

Et si, de mon point de vue, le processus psychique du deuil est resté impossible pour votre père, outre la dimension traumatique d'avoir été confronté si jeune (14 ans) à l'expression de cette violence brute, c'est majoritairement du fait de la transformation inimaginable et largement imprévisible du contexte social et politique qui l'a rendue possible et non du fait d'une problématique intrapsychique.

Vous m'avez ainsi amené à exhumer, pour vous répondre un texte inachevé que je laissais dormir depuis 8 ans et que j'avais intitulé " l'identification humaine ou la mort possible ».

Dans ce texte que je vais du coup sans doute retravailler, je défendais l'hypothèse que la clinique des totalitarismes nous amène à différencier deux composantes dans l'identification (subjectale et humaine), alors que pour Freud²⁹, il n'est pas nécessaire de séparer les registres de l'identification puisque subjectivation et humanisation sont une seule et même chose du fait du schéma paternel et familial qui l'organise.

L'identification est toujours pour Freud à une figure paternelle, que ce soit au père de la préhistoire personnelle, celui de la horde primitive ou au chef de la foule. Et ce passage par le père, même quand l'identification est directe, est condition pour la prise en compte du semblable. Pour cela, l'archaïque voire la phylogénèse sont appelées à la rescousse pour nous ramener tous au premier "Homme"³⁰.

²⁹ Pour moi, votre père a le même point de vue que Freud, car ils manquent tous deux d'une perspective véritablement politique et ne peuvent envisager les phénomènes sociaux que comme ceux d'une grande famille.

³⁰ Hannah Arendt précise en quoi consiste la politique au sens propre, soit un espace pour la pluralité humaine. Et sa réflexion s'ancre, à mon avis, dans ce qu'elle a compris des phénomènes humaine de la politique totalitaires comme visant très précisément la destruction de cette dimension spécifiquement même si, par ailleurs, elle est souvent décriée : « *C'est parce que la*

De mon point de vue, l'énigme principale de l'identification consiste en la manière dont nous opérons un jugement sur le semblable humain et le dissemblable (« Est-ce que t'es un robot ou est-ce que t'es un humain ? » demandait un jour à son instituteur un adolescent autiste).

Tout laisse à penser que, dans des conditions normales, l'enfant opère cette distinction très tôt. Par ailleurs, nous constatons qu'au niveau social, c'est l'interdit du meurtre qui vient organiser la distinction entre ces deux registres.

La nouveauté radicale qu'ont introduit les totalitarismes au XX^e siècle, c'est d'avoir fait passer cette limite, à l'intérieur de l'espèce humaine. Ils nous ont appris qu'il est possible de construire expérimentalement, sur une grande échelle, dans l'interhumain un champ où des humains sont en relation avec d'autres dans un registre de non-identification, ce qui témoigne qu'un processus de désidentification a été mis en oeuvre.

Et c'est à tort, à mon avis, que sont confondus le registre de la non-identification humaine, dans lequel ils sont pris, avec celui de la mort qui au contraire quand elle est possible témoigne d'une plénitude identificatoire.

En effet, je propose de penser une distinction entre non-identification et mort, désidentification et meurtre. Le meurtre et la désidentification humaine ont en commun de viser la disparition de l'autre. Cependant, en cas de meurtre "ordinaire", cette visée rate. Il y a un reste qui se révèle impossible à faire disparaître car « *le meurtrier détruit une vie, mais ne détruit pas l'existence* »³¹.

Ce reste témoigne de ce que ce sujet humain se trouvait au carrefour de plusieurs relations interhumaines. Celles-ci vont permettre que soit représentée

philosophie et la théologie s'occupe toujours de l'homme, parce que toutes leurs déclarations seraient exactes quand bien même y aurait-il qu'un seul homme ou seulement deux hommes, ou uniquement des hommes identiques, qu'elles n'ont jamais trouvé aucune réponse philosophiquement valable à la question : qu'est-ce que la politique ? Pis encore : pour toute pensée scientifique, aussi bien en biologie qu'en psychologie, en philosophie qu'en ont théologie, seul l'homme existe, de même qu'en zoologie il n'y a que le lion. Autrement dit, les lions au pluriel seraient une affaire qui n'intéresseraient que les lions. » Hannah Arendt considère que le sens de la profondeur, caractéristique de la philosophie est défaillant en politique, car son génie s'exprime plutôt dans la mise en relation sur un registre de superficialité d'êtres tous différents, et c'est pourquoi « *la ruine de la politique résulte du fait que les corps politiques se développent à partir de la famille. Ici se trouve déjà sous-entendu ce qui va devenir un symbole dans l'image de la Sainte Famille, à savoir l'opinion selon laquelle Dieu n'a pas tant créé l'homme qu'il a créé la famille.* »

Elle en donne par ailleurs deux raisons principales :

« *La philosophie a des raisons de ne jamais trouver le lieu de la naissance de la politique du fait que pour elle l'homme est essentiellement a-politique, car la politique prend naissance dans l'espace qui est -entre- les- hommes, [ce qu'elle appelle l'inter-esse] donc dans quelque chose de fondamentalement extérieur à l'homme ; elle prend naissance dans l'espace intermédiaire elle se constitue comme relation. Il n'existe donc pas de substance véritablement politique* ». C'est la première raison, la deuxième étant « *la représentation monothéiste de Dieu à l'image duquel l'homme est censé avoir été créé. À partir de là, seul l'homme peut exister, les hommes n'étant qu'une répétition plus ou moins réussie du même.* »

C'est dans la diversité absolue de chaque homme l'un par rapport à l'autre, plus importante à ses yeux que la diversité relative des peuples des nations et des races (et j'ajouterai des sexes) que s'ancre la politique. « *Elle organise d'emblée des êtres absolument différents en considérant leur égalité relative et en faisant abstraction de leur diversité relative.* » in *Qu'est-ce que la politique ?* Seuil 1995

³¹ H. Arendt(1951) :Le système totalitaire Paris,Points Seuil 1972 p.179

la mort de cet humain, sans nier son existence passée, et le traitement culturel du cadavre, devenu objet du monde, en constitue la trace.

En cas de désidentification humaine ou "crime contre l'humanité", la disparition visée risque au contraire de réussir. En effet, l'organisation totalitaire s'occupe en priorité de rendre impossible tout souvenir, tout témoignage sur l'existence passée du mort : « *À en croire le récit des agents du N.K.V.D. arrêtés, la police secrète russe s'est approchée d'une manière inquiétante de cet idéal du règne totalitaire. La police possédait sur chacun des habitants du vaste pays des dossiers secrets où étaient consignées les multiples relations existant entre les gens, des connaissances fortuites aux amitiés véritables et aux liens familiaux. Car c'est uniquement pour découvrir ces relations que les accusés, dont les " crimes " ont de toute façon été commis " objectivement " avant leur arrestation, sont soumis à un interrogatoire aussi serré.* »³² Véritable don de mémoire qui rend possible l'amnésie totale et la disparition du sujet. La destruction à l'oeuvre dans ce registre est celle du " inter homines esse ", catégorie du politique et de la pluralité humaine.

Si cette destruction peut-être effective dans la réalité (cf les purges staliniennes ou les exterminations nazies), elle s'exerce, surtout au début, à un niveau psychique en amenant un humain à penser qu'il est abandonné de tous et qu'il n'existe pas ou plus pour personne. Les représentations de son existence par le sujet et celle de sa mort anticipée, ne peuvent alors plus s'appuyer sur celle d'autres pensant son absence. H.Arendt désigne cette expérience comme étant celle de la désolation et elle nous dit : « *qu'elle va à l'encontre des exigences fondamentales de la condition humaine et constitue en même temps l'une des expériences essentielles de celle-ci* »³³ : c'est une expérience de perte du sentiment d'appartenance à la communauté, à l'espèce humaine, dont la représentation la plus évidente est justement la représentation anticipée de notre propre mort. La représentation de mort se trouve à un croisement entre représentation d'absence (portée par les autres elle est in fine la condition de la mort possible) et disparition (quand la mort se conçoit du côté d'une conception du psychisme du sujet isolé de la communauté).

On retrouve d'ailleurs par exemple cette conception chez Heidegger qui voudrait penser le Soi en référence à la mort dans une dissociation totale par rapport au fait d'appartenir à la communauté humaine. C'est pourquoi H. Arendt critique violemment la notion d' "être pour la mort" comme "arrogante passion... contraire à l'homme".

Mais pourquoi la mort ne peut-elle pas rester une affaire familiale et doit-elle être obligatoirement une affaire qui concerne la pluralité humaine, donc politique au sens d'Hannah Arendt ? Même si ceci apparaît très clairement dans les témoignages de rescapés, comme l'a souligné auparavant Régine Chareyre, nous ne pouvons pas facilement le comprendre. Nous voyons en tous cas de manière très évidente comment, dans l'histoire de votre famille, le traitement uniquement familial du décès ne suffit pas non plus à faire le deuil.

Et je pense maintenant que si mon texte assez avancé pourtant est resté en plan si longtemps, c'est parce qu'à mon avis, je butais sur une difficulté : envisager que Freud s'était trompé en ce qui concerne sa théorie de

³² H. Arendt(1951) :Le système totalitaire Paris,Points Seuil 1972 p.168

³³ H. Arendt(1951) :Le système totalitaire Paris,Points Seuil 1972 p.230

l'identification m'amenait à une question insoluble : comment partager avec les autres analystes cette idée tout en pouvant garder une place dans cette communauté ? Ma solution était de donc de critiquer Freud tout en lui donnant raison quelque part, ce que nous faisons tous quand nous sommes embourbés dans ce genre de difficultés.³⁴

Vous dites très bien comment l'idée de la banalité du mal chez Hannah Arendt démasque une violence arbitraire à l'œuvre dans ces phénomènes déshumanisants qui met en cause directement le patriarcat. Et j'ajouterai le modèle traditionnel de la société conçue comme une famille.

Il me semble d'ailleurs que l'originalité de la conception de la politique chez Hannah Arendt, quand bien même elle s'ancre dans l'antiquité grecque, tient à la lecture fondamentalement nouvelle qu'elle en fait à partir de son hypothèse que les phénomènes totalitaires mettent en acte de manière privilégiée sa destruction.

On retrouve cette question de la famille à plusieurs reprises dans votre texte, mais je voudrais d'abord reprendre le moment où vous évoquez comment votre père se trouve confié à un arabe par votre grand-mère pour lui sauver la vie et vous le dénommez "le tiers incertain" auquel il s'agit alors de faire confiance.

Même si les raisons personnelles qui amènent ce tiers à accueillir votre père, alors adolescent, sont inscrites dans une logique familiale (il souhaite pouvoir en faire son fils adoptif puisqu'il n'a pas de descendance) comme ce geste de votre mère que vous comparez à celui de la bonne mère du jugement de Salomon (abandonner son enfant pour qu'il vive), il y a dans ce choix de faire confiance à un étranger un changement de registre qui implique une sortie du modèle familial. Car, il s'agit d'abord de faire confiance à un autre humain, hors famille et le risque pris est aussi à mon avis du côté de cette sortie du champ habituel de l'identification pour passer à celui que je qualifie d'identification humaine.

On retrouve ensuite cette question de la famille lorsque vous aborder "Freud et les camps", comme une question dont nous psychanalystes, avons hérité et qu'il nous faut affronter :

*« on peut se demander quelle nouvelle orientation aurait pris sa construction théorique s'il avait suffisamment vécu pour apprendre comment ses soeurs [...] allaient [...] disparaître en fumée. »*³⁵

Il apparaît là l'évidence d'un lien entre la théorisation de Freud et le destin de sa famille. Evidence qui n'a plus rien d'évident dès lors qu'on dissocie théorie et personne.

Or, je pense que la transmission de la psychanalyse dans toute sa complexité institutionnelle a fait en sorte que la théorie est venue prendre la place de la personne et que donc il est désormais impossible de critiquer l'une sans trahir l'autre. Plus précisément, je pense qu'une des dimensions spécifiques de la transmission de la psychanalyse tient à la particularité d'une transmission qui

³⁴ J'ai d'ailleurs été à la fois surpris et intéressé de constater dans le débat comment ce même mouvement était présent chez mes contradicteurs.

³⁵ Déjà cité par Régine Chareyre

passer par le transfert sur la personne, qui à travers notre analyse, celle de notre analyste et ainsi de suite nous relie tous d'une manière très singulière à la personne de Freud. C'est ainsi qu'on peut se concevoir analystes, analysants ou ex-analysants comme étant tous des descendants de Freud (et faire donc par là partie de sa famille) dans le partage d'une expérience fondamentale et non uniquement dans un rapport à une théorie et à un maître, comme dans d'autres domaines scientifiques ou philosophiques.

Ces enjeux d'une transmission spécifique viennent se croiser avec des enjeux de pouvoir entre nous autour de la théorie freudienne, qu'il faut défendre contre tous les ennemis, comme il avait lui-même commencé à le faire en mettant en place le comité secret.

Les enjeux de transfert sur la personne qui s'allient à un refus répétitif de prendre en compte entre nous les dimensions non seulement groupales mais même politiques de nos relations se déplacent ainsi dans un transfert sur l'institution qui nous rassemble et la théorie qui la fonde. Dès lors, critiquer la théorie de Freud, ou plus tard celle de Lacan pour les lacaniens, devient très risqué. L'exemple de Ferenczi sur le croisement de ces enjeux est fondamental.

Freud est entre nous l'intrahissable, fidèles que nous sommes en cela à un des aspects de sa théorie de l'identification : l'identification entre les membres du groupe dérive de l'identification au chef... de la famille groupale ou humaine et donc aussi analytique. Cette théorie, quand on l'applique aux institutions analytiques, s'en trouve d'autant plus confirmée, que le modèle institutionnel pour penser un rassemblement des analystes est basé dessus.

Pourtant, les phénomènes totalitaires nous apprennent, de manière criante mais qui reste inaudible, l'inverse : l'identification au chef entraîne au contraire dans certaines conditions une désidentification entre les membres de la foule. Ainsi imaginons-nous en Allemagne nazie : un névrotique bon teint aurait tout à fait pu poser la même question que mon autiste de tout à l'heure : « Est-ce que t'es un juif ou est-ce que t'es un humain ? » avec des conséquences désidentificatoires bien plus tragiques.

Un autre moment où vous évoquez la famille est celui où vous évoquez l'école de la République ; vous dites l'avoir "souvent qualifiée de mère adoptive."

Là encore, en bonne freudienne, vous privilégiez une représentation familiale, celle de l'adoption plutôt que celle du politique ou de l'institution. Car de mon point de vue, l'école n'assume pas une fonction parentale même adoptive mais au contraire elle permet une séparation d'avec ce registre familial, même s'il est vrai que se transfère souvent sur son institution, par le truchement de ses institutrices, une fonction parentale qu'elle n'a pas.

Alors pour terminer, vous aurez compris que mon titre fait référence au "traduttore, traditore" italien.

Je fais l'hypothèse que les catégories de l'intraduisible, de l'intransmissible (entre les générations, mais aussi entre les humains) et de l'intrahissable ont partie liée. Je ne conçois pas de transmission, traduction sans trahison possible. La

trahison marquant l'appropriation par celui qui traduit ou reçoit le texte et c'est l'occasion de découvertes souvent fructueuses pour l'auteur, d'autant qu'elles ont parfois partie liée avec l'inconscient. Cette trahison qui peut rester du côté du geste (comme vous le dites au début) quand elle reste en famille ouvre au politique quand elle prend la parole. Oserons-nous prendre ce risque avec la théorie de la psychanalyse que Freud nous a transmise ?

Janine ALTOUNIAN : Reprise du dialogue avec les discutants

Je vais essayer de regrouper de mémoire les réponses/commentaires que j'ai pu apporter aux différents discutants de cette après-midi en les résumant et en maintenant leur caractère oral et spontané. Comme seule l'intervention de François Royer a pris le parti de restituer essentiellement une lecture particulièrement attentive de mon livre, je partirai de ce qu'elle me suggère en y insérant les différents commentaires que j'ai faits aux autres exposés:

À l'écoute du récit que François fait de l'histoire de ma famille à partir du manuscrit de mon père dont il précise, à juste titre, que celui-ci « occupe une place centrale » dans *L'Intraduisible*, je ne peux que me dire : « Quelle histoire passionnante ! J'aurais bien envie de la lire ! » Or cette "histoire de la famille Altounian" ne s'est évidemment pas vécue comme cela en moi. Je vais donc tenter d'abord d'en restituer la chronologie, pour ainsi dire, psychique.

Tout d'abord je me sentais plongée à la maison dans une atmosphère étouffante où régnait, pour moi, la sensation d'un grand malheur auquel on avait échappé mais qui parvenait jusqu'à moi en me tenant loin du temps et du climat que je rencontrais au dehors, à l'école. Cette sorte d'écrasement qui avait autrefois lourdement menacé les parents, là-bas, d'où ils venaient, était toujours présent et m'apparaissait comme allant de soi chez tous ceux que fréquentait ma famille. C'était ça, pour moi, la famille. Ça s'exprimait soit dans l'acharnement au travail : il fallait travailler à tout prix pour « sortir » de là, se sortir sans doute d'une menace d'insécurité qui était toujours là, invisible, soit dans des allusions à un temps et des lieux inactuels, inaccessibles pour moi, comme s'ils étaient des temps et des lieux mythiques. J'ai un souvenir très lointain qui se présente plutôt comme un souvenir écran où mon père racontait le soir aux amis en visite, je suppose, les événements relatés dans son *Journal*. Mais, outre le fait qu'il les racontait en turc, une langue que j'étais censée ignorer³⁶ puisqu'à moi on ne parlait qu'arménien, ces moments ne m'étaient pas désagréables, car mon père devait être un bon conteur – d'où sans doute mon investissement des mots et de la langue – et, dans l'atmosphère chaleureuse de la veillée, la petite fille œdipienne devait sans doute écouter son père, resté bien vivant quoique très lointain vis à vis d'elle, comme s'il racontait les épisodes d'un roman d'aventure d'où il était sorti vainqueur. C'est en tout cas les sensations qui m'en sont restées. Il n'y avait pas, dans ses récits, des descriptions d'horreurs, ça n'est pas ça que j'ai en tout cas retenu. Il m'en reste plutôt des évocations qui ont dû me faire rêver : les déplacements en chameau ou la pratique des bédouins cherchant à écarter le feu qui s'approchait du campement. Je me souviens aussi très vaguement du plaisir qu'il prenait à évoquer, par un geste, sa mère en train de faire une sorte de pain avec de la farine dès que pour la première fois, sans doute lors de leur sauvetage à Alep, ils purent s'en procurer.

J'aurais envie de dire que l'accablement et les plaintes émanaient pour moi plutôt des femmes, c'était : « nous avons tout laissé ! », « dans la chambre d'hôtel

³⁶ Dans de nombreuses régions de l'Empire ottoman les Arméniens étaient turcophones.

nous étions perdus, nous n'avions pas d'argent »... Je ne dirais pas pourtant, comme il a été suggéré, que l'atmosphère était mélancolique. Il y avait de l'austérité et une certaine tonicité dans l'observance des rythmes de la vie, le maintien aveugle d'une tradition dans le "Notre Père" arménien que m'apprenait ma grand-mère quasi illettrée³⁷, un espoir aussi dans l'avenir car, même si la carte de travail avait été retirée, on ne serait ni assassiné ni dépouillé et la fille pouvait aller seule à l'école sans être violée. J'ai donc partagé ma vie entre l'école que j'aimais car elle me libérait de l'enfermement familial et cette maison où la joie de vivre n'était guère à l'ordre du jour. Je dirais donc que, dans ce premier temps de son existence, le contenu de ce récit paternel m'englobait, j'y étais immergée et je ne vivais pas du tout consciemment, en sujet, ces éléments de l'histoire de la "famille Altounian", telle qu'elle a été nommée et m'a fait sourire. Être en famille, c'était pour moi avoir cette famille-là, portant le poids de toute la peur qu'y apportaient les veuves endeuillées en visite chez ma grand mère maternelle³⁸.

C'est peu à peu, lors d'une première analyse en 68 que ces différents personnages, ces différentes scènes, mon rapport ambivalent à ces attachements se sont peu à peu dégagés d'une sorte de gangue dans laquelle ils étaient enterrés. Les personnes et les idées bien dessinées avec leur propre contour, mes intérêts divers, la possibilité des choix prometteurs, c'est à l'école que je les avais vécus, mais ce que j'ai pu vous raconter de cette vie à la maison, je ne pouvais alors l'exprimer. Seul le travail analytique a su en exploiter quelques rayons de lumière dont j'avais gardé la trace. Pendant la cure, j'ai commencé à discerner, à pouvoir penser la condition de ma famille et celle qui avait été la mienne jusqu'alors. J'ai voulu lire des livres sur les événements historiques qui nous avaient amenés là et puisque mes parents avaient été très peu scolarisés – différents en cela des enfants survivants qui avaient été recueillis dans les orphelinats - j'ai voulu connaître les Arméniens cultivés et politisés de Paris. La lecture du livre publié en 1974 par Jean Marie Carzou (*Arménie 1915, Un génocide exemplaire*), cet événement qui, après soixante ans, rompait le silence sur un génocide nié jusqu'aujourd'hui par son auteur, m'a poussée, sans que j'y aie auparavant jamais songé, vers l'écriture. Mon premier article, *Comment peut-on être Arménien ?*³⁹ fut écrit en 75, vers la fin de ma première analyse qui, peu à peu, avait ouvert la voie à un travail d'historisation et de psychisation de mon passé.

Je m'arrête ici sur un des thèmes de mon travail : l'importance capitale du tiers, tiers humain, culturel, politique dans le processus de subjectivation et donc de réception de l'héritage. En effet, en 78, me souvenant vaguement - sans doute à cause de l'angoisse qui entourait ce savoir inopérant – de l'existence d'un manuscrit laissé par mon père décédé en 70, j'ai cherché à le faire traduire. Ce ne fut pas facile car il était écrit en caractères arméniens mais en langue turque. En découvrant alors brutalement le texte traduit, en lisant en français ce qu'avait écrit cet homme que j'avais connu et que je reconnaissais en tous points dans ce

³⁷ Cf. Avant-propos: Mes trois divans in « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* »/ *Un génocide aux déserts de l'inconscient* (Préface de René Kaës), Les Belles Lettres/ Confluents psychanalytiques, 1990, 2003 (2^o éd.)

³⁸ *Ibid.*

³⁹ in « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op.cit.*

texte, j'ai fait ce que vous appelez, je crois, un raptus psychotique qui m'a conduite à une seconde analyse. L'explication que je peux donner à cet effondrement psychique c'est que ce passé terrifiant du parent survivant qu'on pressent à la maison se vit, dans une condensation avec une langue érotisée, en une sorte d'irréalité délirante qui demeure tranquillement clivée en soi. Mais s'il se présente à distance, écrit noir sur blanc dans la langue qui vous a appris la poésie et la pensée, alors sa réalité vous saute à la figure et impose violemment à votre conscience de relier votre présent à cette génération en qui des événements terrifiants se sont bien inscrits, en fait très peu d'années avant votre naissance.

Pour poursuivre l'histoire de ce manuscrit, il faut mentionner que c'est précisément un événement politique qui m'a poussée à le publier en 1982 : la prise d'otages au consulat de Turquie en septembre 81 qui a, pour la première fois, fait parler du génocide arménien dans les médias. Compte tenu de l'intitulé de votre groupe de travail, j'ai été étonnée que cela n'ait pas été relevé. Sans cet événement dont j'ai ressenti qu'il aurait réjoui mon père s'il avait été vivant – j'ai dû m'identifier alors au plaisir du résistant en lui – je n'aurais évidemment pas pu transgresser le tabou qui entourait ce texte, ne serait-ce que parce qu'il n'aurait rencontré aucun accueil éditorial. Je n'étais pas complètement inconnue des Temps Modernes qui avaient déjà accueilli trois articles de moi. Ils publièrent aussi celui-là, accompagné des notes et d'une postface explicative de son traducteur⁴⁰, bien que Simone de Beauvoir, comme on me le rapporta, l'ait qualifié de "texte sauvage"⁴¹. Sans la violence de cet événement politique je n'aurais pas sorti cette relique de sa clandestinité protectrice et n'aurais pas pu faire le travail d'écriture qui s'en est suivi. Ma famille avait été ainsi privilégiée par trois fois : mon grand père assassiné avait pu, grâce à la témérité de sa femme, une grand mère que je n'ai pas connue et la perspicacité de son fils adolescent, recevoir une sépulture et une prière, j'avais rencontré l'actualité qui m'autorisait à publier son histoire, j'avais bénéficié de l'instruction qui me permettait de le faire.

J'aimerais faire une remarque sur cette "publication" à tous les sens du mot. Ce que j'ai écrit sur « *L'école de la République, jadis mère adoptive pour les sinistrés* »⁴² qui, hélas, ne l'est plus de nos jours, s'est trouvé confirmé là. Je veux dire par là qu'à l'école, les idéaux certes universalistes, et en cela ignorant évidemment l'histoire de la petite écolière arménienne que j'étais, lui donnaient néanmoins - à condition qu'elle se soumette à ses apprentissages - "démocratiquement" une place, alors qu'elle n'en avait aucune à la maison. C'est cela que j'ai revécu lors de l'acceptation de ce texte. Le tiers démocratique avait ainsi donné toute sa portée à l'espace ouvert par l'acte politique. Je n'ai jamais, pour ma part, considéré la répression plus ou moins grande qu'exerçait l'école comme fondamentalement destructrice, car elle permettait, me semble-t-il, d'acquérir une langue susceptible justement de traduire le patrimoine anéanti des parents. Cette répression de l'institution fait souvent sentir à l'enfant ce qui reste mutique en lui alors que l'emprise victimisante qui règne à la maison ne

⁴⁰ Krikor Beledian, écrivain de langue arménienne, maître de Conférences à l'INALCO.

⁴¹ La totalité de mes textes publiés aux Temps Modernes et donc l'intégralité de ce manuscrit se trouve dans « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.*

⁴² Cf. *L'intraduisible*, p. 128 sq.

rend justement pas possible l'individuation, la conflictualisation et donc l'héritage. Il suffit de penser ici au rôle existentiel qu'a tenu, pour Camus⁴³, son instituteur.

J'aborderai maintenant la dernière étape de l'advenue à moi-même de ce Journal dans *L'intraduisible*, dont il me faut d'abord préciser que le titre initial n'était pas celui-là. Je me doutais bien que son intitulé premier : *L'empêchement*, ne serait pas accepté par l'éditeur. Par "empêchement" je voulais dire notamment "empêchement à la tendresse" ; j'entends par là qu'il arrive souvent que les survivants ne disposent pas du luxe de cette distance relationnelle qui permet entre eux et à l'égard de leur enfant l'expression des affects de tendresse. J'aurais envie de dire qu'à l'égard de l'enfant celle-ci s'exprime non pas dans les paroles, les comportements à son endroit, mais dans les gestes assurant sa nidation, sa protection⁴⁴. C'est à cet empêchement que j'attribuerais également le non regard du père, son évitement dont j'ai essayé d'atténuer la douleur que j'en avais ressentie en le faisant remonter au blanc de son récit à l'emplacement de l'agonie de son père⁴⁵. Jean Peuch-Lestrade m'a fait pertinemment remarquer que ce blanc s'expliquait davantage par le spectacle, aux yeux de l'adolescent, d'une déshumanisation générale dans laquelle s'insérait la mort du père. C'est profondément juste mais ça ne fait que corroborer mon hypothèse : l'expérience de la déshumanisation "empêche", par les traces qu'elle laisse, tout contact affectif⁴⁶. Par rapport à cet empêchement des affects qui n'en est pas pour autant leur absence, le travail analytique permet à l'analysant de les retrouver, cachés, inexprimés dans la personne des parents et de les introjecter. Cette appropriation rétroactive réitère le mouvement d'une transmission à rebours qui n'émane pas du parent mais qui doit partir de la quête de l'enfant. Le philosophe Walter Benjamin a bien expliqué comment la suppression des morts naturelles, l'irruption des cadavres sans sépultures lors de la Grande Guerre empêchait le travail de transmission en ruinant l'autorité de l'ancêtre privé de tout récit testamentaire puisque ce qu'il avait vécu n'était pas racontable. Je dois rappeler à ce propos que le génocide arménien a eu lieu sur le versant oriental de la guerre de 14, derrière le paravent que celle-ci représentait pour les Puissances centrales, l'Allemagne et la Turquie face aux Puissances de l'Entente, la France, l'Angleterre, l'Italie et la Russie. (On sait bien comment la seconde guerre mondiale rendit possible à l'Allemagne nazie l'extermination des Juifs).

L'éditeur m'objecta donc que les lecteurs intéressés par la thématique de mon livre ne cliqueraient jamais sur Internet le mot "empêchement". J'en ai convenu, mais comme le sous-titre : "Deuil, mémoire, transmission" me semblait également trop abstrait par rapport au contenu chargé d'affects de l'ouvrage, il m'a convaincue en le dotant de l'illustration du tableau biblique de Poussin : Le déluge. Il présente précisément un "geste" salvateur où, pour sauver un enfant, on le confie à un autre et où la triangulation heureuse figurée dans cette scène

⁴³ Cf. *La Survivance / Traduire le trauma collectif* (Préface de Pierre Fédida, Postface de René Kaës), Dunod / Inconscient et Culture, 2000, 2003 (réimp.), Chapitre : Écrire la rupture réinstaura l'héritage (chez Albert Camus, Pierre Pachet)

⁴⁴ Cf. *L'intraduisible*, p. 9 sq. et 27 sq.

⁴⁵ Cf. *L'intraduisible*, p. 35 sq.

⁴⁶ Cf. *L'intraduisible*, p. 167 sq.

entre homme, femme et enfant est prometteuse de vie. Il faut ajouter d'ailleurs que j'ai, par la suite, reconnu le mérite du titre de l'éditeur qui, tout compte fait, mettait bien en évidence le thème de la traduction présent dans toutes mes activités⁴⁷.

Pour revenir donc à cette dernière phase de réappropriation par moi de ce legs familial, je dois rappeler que l'ensemble de mon écriture avait consisté à accueillir des textes témoignant d'une expérience traumatique ; en quoi d'ailleurs je n'écrivais pas du tout sur les effets psychiques du génocide arménien seulement, mais sur ceux des ruptures violentes de l'Histoire ou de l'histoire familiale en général ; aussi bien sur ceux de la Shoah - par exemple à propos du témoignage de Jean Améry⁴⁸, philosophe juif autrichien survivant à Auschwitz et suicidé plus tard, de Pierre Pachet⁴⁹, de Ruth Klüger⁵⁰, d'Aharon Appelfeld⁵¹ - que sur ceux d'un dénuement socio-culturel sur plusieurs générations - par exemple à propos du témoignage d'Annie Ernaux⁵², de Camus⁵³, de Peter Handke⁵⁴ sur le suicide de sa mère, d'Eva Thomas⁵⁵ sur le silence recouvrant l'inceste perpétré par son père. À propos du récit d'Annie Ernaux sur son père (*La Place*), j'ai même été jusqu'à écrire, dans *De l'Arménie perdue à la Normandie sans place*, que l'héritier d'un génocide était plus à même d'identifier les objets perdus de son héritage que l'héritier d'une oppression sociale sur plusieurs générations pendant lesquelles l'héritage n'avait justement pas pu se constituer. Au fur et à mesure de ces réceptions de textes j'ai compris qu'elles constituaient le déplacement d'une réception que je n'étais pas parvenue encore à faire : celle du texte paternel dont je n'avais abordé la lecture qu'en essayant d'en "éviter" justement la réception. J'ai profité de la proposition faite par Jean François Chiantaretto d'écrire dans son ouvrage collectif *Témoignage et Trauma* – encore médiation d'un tiers ! –, paru en 2004, pour m'attaquer à la réception de ce témoignage, lu 26 ans auparavant, en traitant d'une question qui me tenait à cœur : « *De quoi témoignent les mains des survivants ? De l'anéantissement des vivants, de l'affirmation de la vie* ».

J'ai pu alors analyser le texte paternel, non pas dans un débordement paralysant mais comme on analyse objectivement, en les ordonnant, les répertoriant, les différents contenus d'un texte. Une fois ses contenus identifiés comme étant les valeurs qui avaient jusqu'alors inconsciemment inspiré mon écriture et ma vie, je les ai pris, dans *L'intraduisible* - publié l'année suivante -, comme points d'appel

⁴⁷ Cf. à propos de mon travail de traductrice de Freud depuis 1970 : *L'écriture de Freud. Traversée traumatique et traduction*, Paris, Puf, 2003.

⁴⁸ Cf. in *La Survivance*, *op. cit* : « L'extermination des hommes invalide leur langue par implosion du lien social (chez Jean Améry) »

⁴⁹ Cf. in *La Survivance*, *op. cit* : Écrire la rupture réinstaure l'héritage (chez Albert Camus, Pierre Pachet)

⁵⁰ Cf. *L'intraduisible*, p. 91 sq.

⁵¹ «L'écriture d'un exilé comme seule voie de retour à un monde assassiné (lecture de deux romans d'Appelfeld», colloque Exils en France au XX^e siècle: (actes à paraître).

⁵² Cf. i in « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit*, : « De L'Arménie perdue à la Normandie sans place (lecture de *La Place* d'Annie Ernaux) »

⁵³ Cf. in *La Survivance*, *op. cit* : Écrire la rupture réinstaure l'héritage (chez Albert Camus, Pierre Pachet).

⁵⁴ Cf. in *La Survivance*, *op. cit* : Être en dette d'un texte à ceux qui furent sans " papiers " (chez Peter Handke)

⁵⁵ Cf. in « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit*, : Viol et silence (lecture du Viol du silence d'Eva Thomas).

aux divers développements secondarisants précédemment publiés. Dans un retournement de la chronologie, ce texte noyau servit alors d'organisateur à ces essais qui se trouvèrent ainsi disposés, pour ainsi dire en éventail, autour des cinq principales thématiques que je découvrais en lui : la valeur protectrice du travail des restes face à l'angoisse, la fidélité à sa culture et à ses rites, le choix d'abandonner l'enfant à un étranger pour le sauver, préfigurant celui de traduire son expérience en langue étrangère pour la transmettre, soit, en général, le renversement des hiérarchies et des générations pour sauvegarder la vie. Cette redistribution qui jetait une lumière nouvelle sur un texte archaïque réactualisé, réhabilité par le travail de l'analyse et de l'écriture avait donc pour visée de créer autant d'enveloppes servant à son inhumation. Elle en annulait par là l'impact traumatique, le transformait en somme en précieux trésor identifiant et objet à aimer.

Pour ne pas oublier les divers points qui ont été soulevés par la diversité des contributions il me reste encore celui sur mon style et mon rapport à la théorie analytique : Il est vrai que spontanément, sans en comprendre la raison, dès mon article de 1977, *Une Arménienne à l'école*⁵⁶, je suis passée par les vers de Racine pour évoquer la figure d'une veuve exilée et de son enfant. Lorsqu'on me demanda d'écrire quelque chose sur "les enfants de migrants", ma première réaction fut effectivement de ressentir comme "intraduisible" ce que j'aurais eu à dire. Je pensai alors à mon amour d'*Andromaque* étudiée, peut-être en quatrième, et j'y ai effectivement trouvé ces vers si parlants :

« *Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte*⁵⁷ ...

... *Un enfant malheureux, qui ne sait point encore*

*Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector !...*⁵⁸

... *S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?...*⁵⁹ »

Tout ce dont je voulais parler y était : l'ignorance, chez l'enfant, de la perte, de son ascendance et de son aliénation, son absence d'affectation et d'expression.

Plus tard, en 1990, lorsque j'ai voulu donner un titre à mon premier recueil, j'ai préféré passer par Corneille pour évoquer l'Arménie et je trouvai ces vers, dans la bouche de la princesse Laodice, qui expriment si bien le lien à ses origines :

« *Je ne veux point régner sur votre Bithynie:*

Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie »⁶⁰.

Je pense que ma stratégie, au départ spontanée, avait deux motivations inconscientes : elle passait d'abord par le truchement du plaisir esthétique pour transmettre des affects douloureux. Mais surtout, voulant exprimer une expérience faite dans l'isolement, sans le soutien d'un regard témoin et garant, elle s'appuyait sur un témoignage exprimant l'expérience d'un autre pour inscrire son propre vécu dans une triangulation initialement absente. C'est cet équilibre précaire en vue d'échapper à la simplification réductrice qui imprime peut-être à mon style ce que Jean Peuch-Lestrade a si judicieusement qualifié d' "oriental". En réalité ce que j'ai à dire est éminemment complexe et mes phrases vont de l'affirmation d'une opinion à son atténuation, sa modulation pour désigner le vécu ambigu qu'elles veulent restituer : l'école est à la fois

⁵⁶ Cf. repris dans « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.*

⁵⁷ Racine, *Andromaque*, vers 877

⁵⁸ *Ibid.* vers 271, 272

⁵⁹ *Ibid.* vers 1032

⁶⁰ Corneille, *Nicomède*, vers 1712-1713.

libératrice et ignorante, la maison à la fois chaleureuse et asphyxiante, les parents à la fois mortifères et porteurs de valeurs irremplaçables, pour transmettre l'héritage il faut le recevoir mais aussi le métisser, il faut tout à la fois « *mettre en mots, mettre en terre, se démettre des ancêtres* »⁶¹.

Je répondrai maintenant au bien fondé de la critique précieuse de Jean Peuch-Lestrade à l'endroit de la théorie freudienne, - ou plutôt, dirais-je, à l'égard des analystes que la fidélité au fondateur inhibe dans une remise en cause qu'exigeraient les nouvelles formes historiques de la violence. Sa critique porte sur le politique, tel que le pense la psychanalyse à partir du modèle de la famille, qui devient de ce fait incapable d'appréhender les phénomènes totalitaires. Je suis absolument prête, pour les raisons suivantes, à accepter ces mêmes réserves, compte tenu des passages de mon livre qui reposent sur des conceptions analogues : Dans mon étude du témoignage de Ruth Klüger⁶², j'ai moi-même essayé de signifier l'impuissance des catégories psychanalytiques en posant ces questions : « *Peut-on aimer/haïr père et mère sous la terreur de l'extermination ? Que devient la différence des sexes devant la mise à mort pour tous ?* ». Au delà de cette tentative, il est clair pour moi que mon rapport à toute théorie n'est qu'utilitaire, voire opportuniste, dans la mesure où c'est dans la nature, me semble-t-il, des théorisations produites par un monde nanti de la pensée et du langage de ne pouvoir accueillir les désastres non pensables d'un monde psychiquement et politiquement détruit. Préférant l'immaturité de mes appuis théoriques à leur absence, j'ai échafaudé une théorisation peut-être en "faux self" ou plutôt j'ai eu à cœur de mettre précisément à l'épreuve les théories freudiennes en vigueur - mais, dans un autre type de parcours, d'autres théories auraient peut-être fait l'affaire! - en les confrontant aux situations humaines invisibles écrasées par le dénuement. Les stratagèmes des rescapés de nulle part vouent un respect tout relatif aux instruments de pensée qu'ils trouvent ça ou là puisque, déracinés, ils ne peuvent que les emprunter aux "autochtones" de la culture⁶³ ?

J'irai même jusqu'à dire que ma grande reconnaissance vis à vis de la psychanalyse, plus précisément de mon psychanalyste, concerne essentiellement la possibilité d'une narcissisation qui justement me permet d'assumer une position de non conformité vis à vis des modèles que je n'ai jamais pu intégralement adopter (la "bonne" arménienne, la "bonne" élève, le "bon" prof. d'allemand des instructions ministérielles, la "bonne" épouse, la "bonne" mère, la "bonne" traductrice, le "bon" style ...). Je reprendrai ici ce qui a été dit de cette après-midi des interprétations de l'analyste : L'analysante que j'ai été a toujours eu l'impression que ce que j'appellerais le "dialogue" analytique ne résidait pas du tout pour moi en interprétations justes, mais avant tout en l'édification d'une sorte de pont entre ma réalité interne qui m'apparaissait "intraduisible" et les mots de l'analyste que, dans mon mode de transfert, je fantasmais comme "ne pouvant pas me comprendre". J'avais effectivement pris soin de choisir celui-ci en imaginant, à tort ou à raison - je n'ai jamais cherché à le vérifier- qu'il n'était

⁶¹ Titre du chapitre introductif de *La Survivance*, *op. cit.*

⁶² Cf. *L'intraduisible*, p. 91 sq.

⁶³ Dans ces dernières lignes, je reprends en partie ce que j'ai dit au débat du 8 octobre 08 au Collège international de philosophie (Papiers n°58, on peut télécharger ce document sur le site du Collège: <http://www.ciph.org/publications.php?idPapier=58>)



ni juif, ni arménien, ni exilé, ..., mais bien franco-français comme les institutrices de mon enfance. Or, à la différence de la maison familiale où la question de "comprendre l'autre" ne voulait rien dire, si cet autre, l'analyste, était censé ne pas me comprendre, du moins il était là, m'écoutait et bâtissait le pont de ses quelques mots entre l'univers fou de la maison familiale et le monde civilisé qu'il incarnait à mes yeux. Je dirais avec une certaine provocation qu'il n'a jamais été question, dans la cure, des événements du génocide arménien, mais du "génocide à la maison". C'est la construction de ce pont fragile mais efficace qui m'a permis d'écrire : j'avais le sentiment que quoique "non conforme", je pouvais circuler chez les "normaux".